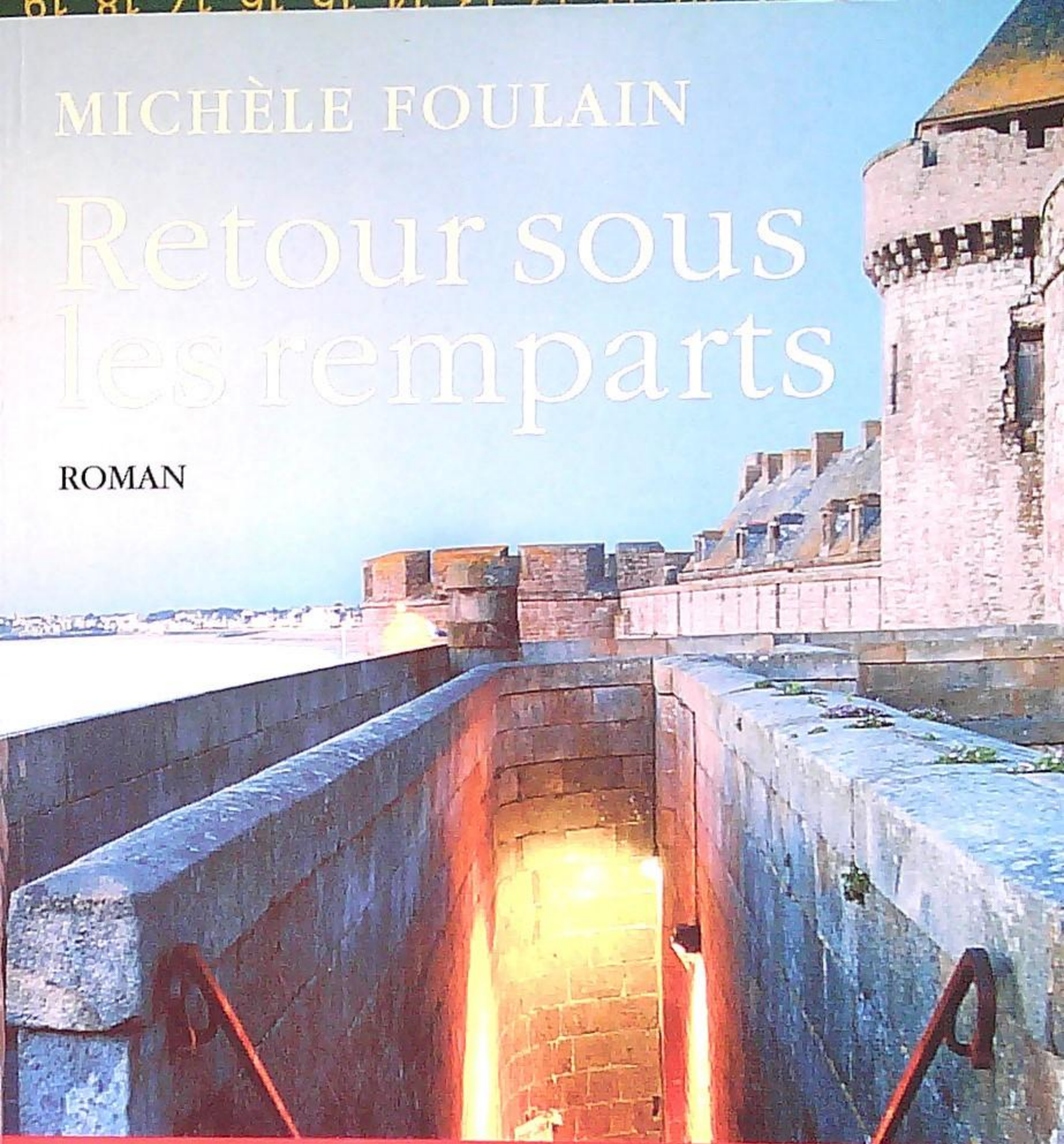


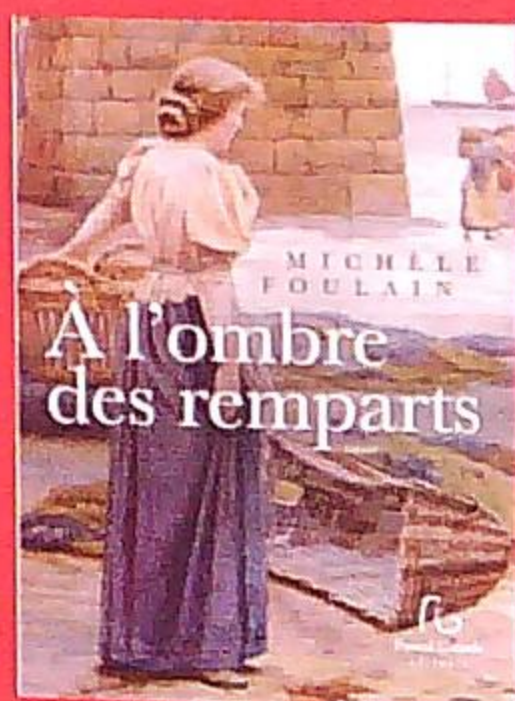
MICHÈLE FOULAIN

Retour sous les remparts

ROMAN



Par l'auteur de
*À l'ombre
des remparts*



PG

Pascal Galodé
ÉDITIONS

Retour sous les remparts

MICHÈLE FOULAIN

Du même auteur :

À l'ombre des remparts, Pascal Galodé éditeurs, 2010.

Retour sous les remparts

roman

PG
Pascal Galodé
ÉDITEURS

*À Roxanne, Léa, Gwendal,
Maïwenn, Inès et Liam
mes petits enfants!
En espérant qu'ils sauront
trouver leurs paniers...*

© Pascal Galodé éditeurs, 2012
Tous droits de reproduction strictement réservés
ISBN: 978-2-35593-235-9

Pascal Galodé éditeurs
7, rue de Dinan
35400 Saint-Malo
<http://pascalgalodeediteurs.com>

L'adieu à Léopoldine

Soizic est arrivée à Saint-Malo, par le train de midi. Dès la sortie de la gare, elle a reconnu la bruine familière qui lui fouette le visage.

Son regard balaie les alentours, rien n'a changé pendant ses six années d'absence, elle s'en réjouit. Aujourd'hui, elle éprouve l'impérieux besoin de retrouver intacts ses souvenirs.

Soizic a longtemps hésité avant de faire ce voyage. Étouffée par la culpabilité ressentie à chaque fois qu'elle repense à son départ précipité, quelques années auparavant...

Avertie par une lointaine parente, la seule avec laquelle elle soit restée en contact, du décès de sa grand-mère.

Elle s'est cent fois posée la question : allait-elle ou n'allait-elle pas se rendre à Saint-Malo ?

Finalement, elle s'est décidée, convaincue qu'elle se sentirait plus coupable encore si elle ne rendait pas un dernier hommage à celle qui l'avait, en grande partie, élevée.

À pas lents, elle emprunte à présent l'avenue de la République. Les premiers parfums d'iode commencent à lui chatouiller les narines.

Au loin, elle aperçoit déjà la chaussée du Sillon, en bordure de digue. Son pas s'accélère, sa valise se fait plus légère malgré un vent contraire. Ça y est, elle voit la mer ! À son corps défendant, elle est bien obligée d'admettre que ce site enchanteur lui a beaucoup manqué dans la grisaille parisienne.

Les coudes à l'appui sur le granit de la digue, le visage posé sur ses deux mains, elle regarde de ses yeux tristes la mer qui s'étend à perte de vue. Paysage tant de fois admiré, qu'elle semble, tout à coup, redécouvrir !

Étrange sensation, elle qui se prétendait étouffée par la cité corsaire... La voilà, à présent, émue de reconnaître chaque rocher où, enfant, elle traquait crabes et crevettes. Les larmes jaillissent de ses yeux. Elle les essuie, d'un revers de main, et reprend sa route.

La cousine qui a proposé de l'héberger réside place de la Fontaine, elle n'en est plus très loin. Comme avant, l'escalier de bois grince sous ses pas et fleure bon la cire fraîche. Ici non plus, rien n'a changé, pas même la parente ceinturée de son inséparable tablier de cretonne bleue, le chignon ramassé sous un filet de crochet noir.

Seul le sourire bienveillant éclaire un peu la mise plutôt stricte de la cousine.

— Entre vite te mettre au chaud, le vent est glacial aujourd'hui !

— Ah Bon ! Je l'ai à peine senti.

— Bah ! Vous autres, les parisiens, vous ne sentez pas grand-chose !

— Quoi ? Mais je ne suis pas parisienne, je suis née ici !

— Tu vis bien à la capitale ? Alors c'est pareil !

Sentant venir une discussion où elle n'aurait pas le dernier mot, Soizic préféra se taire et trouva une parade :

— Par contre, je sais toujours reconnaître l'odeur des galettes !

— Ben oui ! Je me suis dit que tu ne devais pas en manger souvent dans ton Paris !

— Il m'arrive d'en faire, je trouve de la farine de blé noir dans mon Paris, comme tu dis !

— Toi, tu sais faire la pâte à galettes ? Et bien ta grand-mère Léopoldine n'aura pas complètement perdu son temps, si tu as au moins retenu ça !

Le cynisme des mots était tempéré par le ton chaleureux. Soizic ne se sentit pas blessée, juste un peu triste, de cette tristesse qui ne la quittait que rarement.

La simple évocation de Léopoldine les ramena à leur deuil récent. La cousine Marie essuya furtivement une larme :

— Pauvre Léopoldine, la voilà partie, quelle vie elle a eu quand même. Je crois qu'il y aura du monde pour l'accompagner, cet après-midi, elle était très estimée.

— Je sais, Marie, moi aussi je l'aimais ! À propos de cet après-midi, je voudrais être discrète, personne ne sait que je suis là !

— Ma petite fille, ça ne me regarde pas, mais tu sais, le temps passe vite, réfléchis bien ! Ne crois-tu pas que si tu avais rendu visite à ta grand-mère avant qu'elle ne parte, elle en aurait été très heureuse ? Tu ne peux pas rester en froid avec ta mère toute ta vie !

— Je sais tout ça, tu sais, mais je n'ai pas le courage de revenir en arrière.

— Il faudra bien que tu le trouves un jour... En attendant, passons à table, sinon nous serons en retard.

Les galettes, fines et croustillantes, enrobées de beurre salé, tenaient leur promesse et Soizic s'en régala, ne levant le nez de son assiette que pour avaler une gorgée de cidre doux et ambré.

Les deux femmes mangent en silence, entrecoupé seulement par les miaulements de Moustic, le chat, essayant de glaner ça et là quelques miettes qu'il n'aurait pas, ni l'une ni l'autre ne faisant attention à lui.

Sitôt la dernière bouchée avalée, elles se préparent. La cérémonie est prévue pour 14 h 30 à la cathédrale et il faut bien vingt bonnes minutes pour s'y rendre.

Fébrile, Soizic redoute d'être reconnue par sa famille. Elle s'est affublée de lunettes noires et sa longue chevelure, la même que celle de Léopoldine, est recouverte d'un foulard, noir lui aussi. Ainsi transformée, qui pourrait la reconnaître ? Plus elle s'approche de la cathédrale, plus la tension de la jeune femme est palpable. Cousine Marie la rabroue un peu :

— Arrête de raser les murs comme ça, tu n'es pas naturelle. Rien de tel pour se faire remarquer. Tu vois bien que nous sommes nombreux à nous rendre à l'enterrement, dans la foule, personne ne fera attention à toi.

— Tu as raison Marie, je suis sotte de réagir ainsi, mais c'est plus fort que moi.

Comme prévu l'église est pleine à craquer. Marie se fraie un passage pour rejoindre les rangs où se tient la famille de la disparue.

Soizic, elle, se tient appuyée contre une colonne de pierre, le regard fixé sur le cercueil en chêne devant l'autel au début de la travée centrale. De chaque côté, des cierges diffusent une lumière douce, l'encens distille ses parfums. Le prêtre commence son homélie en retraçant la vie de Léopoldine, ses bonheurs, ses douleurs, ses combats. Chacune des personnes présentes peut ainsi feuilleter les pages d'un livre, le destin de cette grande dame de Saint-Malo.

Soizic pleure sans retenue sur sa grand-mère, certes, mais aussi sur elle-même. Sa tendresse aurait pu apaiser les derniers instants de Léopoldine. Elle est restée à l'écart par lâcheté sans doute, mais aussi par orgueil. Maintenant, il est trop tard, elle ne peut plus rien rattraper, il ne lui reste que ses yeux pour pleurer.

À travers le voile de ses larmes, elle observe les silhouettes des membres de la famille, de sa famille. Bien qu'ils lui tournent le dos, elle pourrait les nommer un par un, tant leur souvenir l'habite.

Il y a là sa tante Amélie, soutenue par le bras protecteur de l'oncle Émilien, ses cousins Jean et Anaïs, à qui la liait une grande complicité du temps de leur enfance. À ce souvenir, les larmes de Soizic se font sanglots, et toujours cette même question obsédante : pourquoi ? Pourquoi s'est-elle exclue de sa famille. Pourtant, aujourd'hui, elle aurait tellement besoin d'eux, besoin de leur tendresse pour remonter la pente...

À présent, un à un, les paroissiens défilent devant le cercueil de Léopoldine pour un dernier hommage à cette Malouine qui a marqué, de son empreinte, la cité corsaire.

Soizic remonte son col, dissimule son visage en rabattant son foulard autant que possible et se fond dans la file d'anonymes. Remontant à pas lents la travée centrale, le cœur de la jeune femme bat à tout rompre. Lorsque parvenue à hauteur des premiers rangs, elle prend conscience qu'il lui suffirait de tendre le bras pour toucher l'épaule de sa mère, Gaëlle. Au lieu de cela, elle se tasse un peu plus sur elle-même, se faisant la plus petite possible.

On lui tend le goupillon qu'elle prend d'une main tremblante, elle dessine le signe de croix sur le cercueil tout en murmurant : « Pardon, pardon, si tu savais comme je regrette », puis toujours secouée de sanglots, elle s'éloigne vers la sortie.

L'air frais l'aide à retrouver ses esprits. Un pâle soleil éclaire les marches de l'église comme pour saluer encore celle qui s'en va.

Discrètement, elle se place derrière le fourgon mortuaire, à l'abri des regards, dans l'attente de la cousine Marie. Tournant le dos à l'église, elle ne voit pas approcher la silhouette pourtant familière, elle sent seulement une main se poser légèrement sur son épaule et entend son prénom prononcé à voix basse :

— Soizic ? C'est toi, c'est bien toi, ma fille !

Elle se retourne brusquement et fait face à sa mère.

Décontenancée, elle ne sait quelle attitude adopter, mais Gaëlle ne lui laisse pas le temps de réfléchir que, déjà, elle se retrouve serrée dans des bras menus mais maternels.

Les deux femmes mêlent leurs larmes. Soizic se confond en excuses.

— Maman, pardonne-moi s'il te plaît !

— Chut ! Tais-toi, pas maintenant. Léopoldine, là où elle est, a trouvé le moyen de nous réunir, c'est tout ce qui compte. Viens, ta place est avec nous, suis-moi !

— Non, j'ai trop honte, si tu savais.

La mère prend la main de la fille et l'entraîne sans tenir compte de ses dénégations.

Aimer c'est pardonner!

En quelques minutes, Soizic passe de bras en bras, oncles, tantes, cousins, tous se montrent chaleureux et heureux de la revoir. Ces retrouvailles apportent un réconfort à ce jour de deuil. C'est sûr, Léopoldine y est pour quelque chose... La cousine Marie qui se tient un peu à l'écart esquisse un sourire en observant la scène et s'approche à son tour :

— Vas avec ta famille, tu viendras chercher tes affaires plus tard.

Le sourire entendu entre la cousine et Gaëlle n'a pas échappé à Soizic. Léopoldine a dû se faire aider de Marie...

Tenant toujours sa fille par la main, sans doute de peur qu'elle ne s'échappe, Gaëlle se dirige vers la voiture de son neveu Jean.

— Nous allons au cimetière et ensuite tu viendras à la maison!

Soizic comprend bien qu'elle n'a plus le choix, à quoi bon lutter. Et si, pour une fois, elle se laissait simplement

prendre en charge? Dans son for intérieur, elle sait qu'elle devra pourtant s'expliquer, parler de ses six années d'absence, mais les explications attendront. Pour l'instant, confortablement installée à l'arrière du véhicule, la main dans celle de sa mère, elle se laisse bercer par le bruit du moteur.

Le cimetière de Rocabey est resté le même, les mêmes allées recouvertes de gravier et de coquillages concassés, les mêmes tombes alignées où reposent Malouins illustres ou inconnus... Le caveau familial n'est qu'à quelques mètres de l'entrée, ouvert par les services funéraires pour accueillir Léopoldine.

Le trou béant laisse apercevoir un cercueil vieilli par les ans, Gaëlle manque de s'effondrer en le voyant : Victor, son mari, l'unique amour de sa vie. Soizic soutient sa mère, elle aussi sait que le corps de son père repose là et que, dans quelques minutes, mère et fils seront réunis.

Combien de fois n'a-t-elle pas accompagné sa grand-mère venue se recueillir sur cette ignominie qu'est la tombe d'un fils !

Léopoldine remplaçait les fleurs fanées, parlait à Victor, lui demandant s'il voyait comme sa fille grandissait. Elle ne manquait jamais de dire à l'enfant avant de repartir :

— Envoie un baiser à ton petit papa, il te voit, tu sais !

Léopoldine, avec le temps, avait retrouvé la foi et pardonné à Dieu de lui avoir pris son mari, puis son fils.

À présent, le cercueil de son aïeule, soutenu de part et d'autre par de grosses lanières, descend à l'intérieur du caveau. Soizic regarde fixement la lente progression du coffre de bois. Elle ne peut détacher ses yeux du tombeau à huit places voulu par Léopoldine qui, par-delà même la mort, souhaitait garder les siens auprès d'elle.

La cérémonie achevée, les fleurs recouvrent entièrement la tombe. Deux goélands viennent se poser sur le sable tout en piaillant très fort, sans doute pour protester contre ces décorations qui ne sont pas comestibles.

Le moment est venu de rejoindre la sortie. Maintenant, c'est Soizic qui entraîne sa mère, celle-ci, en effet, est restée prostrée depuis l'apparition du cercueil de Victor.

— Viens maman, c'est fini !

Les deux femmes, suivies du reste de la famille, s'éloignent, unies par la même peine.

Gaëlle, reprenant ses esprits, invite tout le monde à prendre le thé, afin de rester encore un peu ensemble.

L'appartement où Soizic a grandi est resté le même, avec ses meubles de bois ciré offerts par Léopoldine ; sur le buffet trône toujours le portrait de mariage de Gaëlle et Victor et, un peu plus loin, sur une autre photo, Soizic sourit, épuisée à la main, jupe relevée, traquant quelques crevettes ou étrilles. Sur le cliché, elle paraît heureuse et enjouée, tout le contraire de ce qu'elle est aujourd'hui.

Le thé brûlant, servi dans des tasses de porcelaine, est le bienvenu pour réchauffer tout le monde, il faisait si froid au cimetière. Une grosse miche de pain au centre de la table, accompagnée de beurre salé, fait se réveiller les appétits.

Malgré son appréhension, Soizic n'affronte aucune question sur sa vie à Paris, elle leur en est à tous reconnaissante, sachant qu'elle n'aurait pas la force d'y répondre pour l'instant. Les discussions tournent autour de la disparue, chacun y va de ses souvenirs avec elle, de sa force de caractère, de sa grande générosité.

Soizic se fait la remarque qu'elle n'a hérité que du physique de Léopoldine et le regrette.

L'heure est venue de se séparer, moment redouté par la jeune femme qui sait qu'elle va se retrouver en tête à tête avec sa mère et que là, elle ne pourra plus reculer !

Son cousin Jean, en l'embrassant, lui murmure à l'oreille :

— Et cette fois, tu ne repars plus, c'est compris ?

S'il savait, le pauvre !

Le dernier invité parti, Soizic, pour se donner une contenance, s'affaire à débarrasser la table, bien vite interrompue par Gaëlle :

— Laisse, nous avons tout le temps pour ça, viens plutôt t'asseoir près de moi, tu dois avoir beaucoup de choses à me raconter ?

— Je ne suis pas sûre que le moment soit bien choisi !

— Il n'y a pas de bon ou de mauvais moment. Ma fille est partie depuis six ans sans jamais me donner la moindre nouvelle. Si la cousine Marie n'avait pas été là, j'aurais même pu te croire morte ! Je ne te ferai pas de reproche mais je t'en prie parle-moi !

— Que veux-tu savoir ?

— Eh bien, d'abord te plais-tu à Paris ? Tu y fais quoi ?

— Je m'y plais, sans plus. Tu sais Saint-Malo me manque beaucoup, heureusement que je travaille.

— Tu travailles ? Tu fais quoi ?

— Je suis employée chez une couturière qui me fait assez confiance pour me laisser créer mes propres modèles.

Elle prononce cette dernière phrase avec un brin de fierté. Il est vrai que de cela, au moins, elle peut se montrer fière.

— Mais c'est très bien ça ! Quand je pense combien ta grand-mère Léopoldine a dû batailler pour que tu acceptes

d'apprendre la couture avec cette brave Mme Arnaud, tu ne voulais rien savoir, tu préférerais dessiner. Tu vois, finalement cela t'aura servi !

— Plus que tu ne crois, puisque je dessine mes propres modèles !

— Ma fille est une artiste !

— Presque !

— Nous continuerons cette conversation plus tard. Aimes-tu toujours autant les huîtres et les araignées ?

— Oui, bien sûr !

— Alors je cours chez le poissonnier à côté nous en chercher pour ce soir, tu restes là ! Peut-être devrais-je t'enfermer à double tour pour être sûre de te retrouver là à mon retour ?

— Non, n'aies pas peur, je t'attends.

Restée seule, Soizic finit de débarrasser la table et lave les tasses. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle se sent presque sereine. Certes, sa confession n'est pas terminée, le plus dur reste à faire, mais l'amour retrouvé de sa mère lui apporte du baume au cœur.

L'absence de Gaëlle aura été de courte durée, peut-être angoissée à l'idée de ne pas retrouver sa fille à son retour.

— Tu as le bonjour de M. Le Moal, le poissonnier, je lui ai promis que tu passerais demain lui faire un petit coucou.

— Je ne sais pas si je pourrais maman, je rentre demain à Paris.

— Quoi ? Déjà ! Ton bel italien ne peut pas t'attendre un peu ?

— Maman, il n'y a plus d'italien !

Lucas

Pardon ma fille, j'ignorais. Que s'est-il passé? Tu l'aimais tant. Si tu pars, c'est à cause de ton travail? Ta patronne ne peut-elle pas te donner quelques jours? Veux-tu qu'on l'appelle?

— Maman, s'il te plaît, assieds-toi, je vais tout te dire.

— Je t'écoute, ma fille, parle sans crainte.

— Ce que j'ai à te dire n'est pas facile. Lorsque j'aurai fini, je ne suis pas sûre que tu accepteras de me pardonner, mais j'ai compris que je te devais la vérité. Si je dois rentrer à Paris si rapidement, ce n'est pas pour retrouver mon bel Italien comme tu dis, mais mon fils: Lucas!

La révélation enfin avouée cède la place à un silence glacé, Gaëlle semble s'être changée en statue de sel. Son regard fixe les arabesques dessinées sur la nappe posée sur la table.

Après un long moment, elle prend une inspiration et saisit la main de Soizic. Elle se décide enfin à parler:

— Tu as un enfant? J'ai un petit-fils, mais où est-il? Quel âge a-t-il?

— Il a cinq ans, c'est le plus beau petit garçon du monde, le plus sage aussi, mais il n'a pas de père!

— Pas de père? Que racontes-tu? Tout le monde a un père.

— Le sien m'a abandonnée dès que je lui ai annoncé ma grossesse, c'est celui que tu appelles mon bel Italien. J'aurais mieux fait de vous écouter grand-mère Léopoldine et toi. Vous aviez bien raison de me dire qu'il ne m'apporterait que des ennuis.

— Tu as vécu ta grossesse et la naissance du petit toute seule?

— Oui, maman.

— C'est pour cela que je t'en veux le plus, pourquoi n'es-tu pas rentrée à Saint-Malo? Ici, tu aurais été entourée.

— J'avais trop honte, maman, qu'auraient pensé les gens? Une fille-mère, ce n'est pas très bien vu!

— Sornettes, notre famille est estimée, les gens auraient simplement pensé que tu n'avais pas eu de chance, c'est tout.

— Je n'en suis pas aussi sûre que toi...

— Tu as dû faire preuve de beaucoup de courage pour vivre tout ça toute seule.

— Je n'avais surtout pas le choix. Dans mon malheur, j'ai eu la chance d'être aidée par ma patronne. Elle ne m'a pas jugée, elle me loue même un petit appartement pas trop cher pour Lucas et moi, dans le même immeuble que l'atelier de couture.

— Et l'italien, il n'a plus donné signe de vie?

— Non, jamais!

— Maintenant, on va chercher des solutions pour que tu puisses rentrer définitivement à Saint-Malo. Ta place et celle de ton fils sont ici et nulle part ailleurs.

— Ça va être difficile, maman. Bien sûr, ce serait mon vœu le plus cher, mais tu sais, je dois travailler et ici je ne suis pas sûre que je trouverais un emploi.

— Fais confiance à la vie, ma petite fille. Quand on veut vraiment les choses, elles finissent par arriver. C'est ce que disait grand-mère Léopoldine et ce qu'elle nous a enseigné.

— Que le ciel t'entende.

— J'y pense, tu rentres demain à Paris mais tu devras revenir la semaine prochaine, jeudi précisément. Toute la famille a rendez-vous chez le notaire pour l'ouverture du testament. Connaissant Léopoldine comme je la connaissais, je serais bien surprise qu'elle ne t'ait rien laissé.

— Je vais poser quelques jours de congé, ma patronne acceptera certainement, je n'en prends jamais.

— Et cette fois tu amèneras mon petit-fils, je suis si pressée de faire sa connaissance, il est plus que temps.

— Il sera si heureux de te connaître, je lui parle souvent de toi, de toute la famille et de Saint-Malo. Sais-tu qu'il n'a jamais vu la mer?

— Alors, dépêche-toi de me le ramener! Il est grand temps que cet enfant connaisse ses racines. Dans la vie pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient...

— Merci pour tout, maman.

— Il sera bien temps de me remercier quand notre projet aura abouti, car il aboutira sois en sûre! À présent, si nous nous occupions de faire cuire l'araignée? Tu te rappelles comment on fait? En attendant, j'ouvrirai les huîtres.

— Une grosse poignée de gros sel dans une marmite d'eau bouillante, c'est bien ça?

— N'oublie pas le poivre, sinon ton araignée sera fade, et 20 minutes de cuisson, c'est bien suffisant.

Les deux femmes s'affairent en silence, Soizic se sent légère comme jamais.

Les huîtres, Cancalaises évidemment, délivrent leur parfum d'eau de mer. Il y a si longtemps que Soizic n'en n'a pas mangées qu'elle en a oublié jusqu'au goût. La première ravive sa mémoire, elle se délecte des bien nommés fruits de mer.

L'araignée, encore tiède, se suffit à elle-même, nul besoin d'une mayonnaise qui en aurait dénaturé la saveur. Ce soir, le bel appétit de la jeune femme est revenu...

La conversation à table est uniquement centrée sur Lucas, Gaëlle voulant tout savoir de ce petit-fils dont elle ignorait l'existence, il y a peu.

À la fin du dîner, un léger coup frappé à la porte les fait sursauter.

— Entrez!

La cousine Marie, le sac de voyage de Soizic à la main :

— Je ne dérange pas?

— Non, pas du tout, viens par ici que je t'embrasse! J'ai retrouvé ma fille et je suis la plus heureuse des femmes et tu sais quoi? J'ai même un petit-fils! C'est pas une nouvelle, ça!

Cousine Marie se laissa choir sur une chaise.

— Juste ciel! Mais il est où cet enfant?

Soizic éclate de rire :

— Pas caché sous le tapis, je te rassure, il est à Paris où ma patronne, Mme Gervais, le garde.

— Il a quel âge? Comment s'appelle-t-il?

Gaëlle ne laisse pas le temps à Soizic de répondre :

— Il a cinq ans et il s'appelle Lucas!

— Cinq ans, comme Léopoldine aurait été heureuse de le connaître!

Soizic se sent mortifiée par cette réflexion, la culpabilité revient de plus belle, Marie s'excuse :

— Pardon ma petite fille, je n'ai pas voulu te blesser, c'est un grand bonheur dont il faut se réjouir, un enfant c'est toujours un don de Dieu, quelles que soient les circonstances, quand le verrons-nous?

Gaëlle laisse transparaître son impatience.

— Mercredi prochain

— Soizic, tu ne devais pas partir demain?

— Si, mais je reviendrai la semaine prochaine pour quelques jours.

Gaëlle se montre péremptoire.

— Pour commencer, pour commencer seulement.

Comme dans les grandes occasions, Gaëlle sort le bocal de cerises à l'eau-de-vie.

— Nous allons trinquer à la santé de mon petit-fils!

Il semble qu'elle prend plaisir à répéter ces deux petits mots qui la comblent de bonheur.

La soirée s'écoule paisiblement, les trois femmes parlent longuement de Léopoldine, de l'amour dont elle les a entourées, de la disponibilité dont elle a fait preuve pour les siens. Elles évoquent aussi Victor, parti si jeune, comme son père. Gaëlle n'en parle pas souvent, la plaie reste vive malgré les années. Elle ne lui avait survécu qu'avec le soutien de Léopoldine et l'amour de sa petite Soizic.

Vers 22h00, Marie prend congé. Lorsque Soizic se retrouve seule dans son lit de jeune fille, elle laisse son

esprit vagabonder. Et si sa mère avait raison, s'il existait une solution pour qu'elle revienne vivre à Saint-Malo? Lucas et elle auraient une autre qualité de vie qu'à Paris. Elle imaginait déjà son petit garçon jouant sur la plage, entouré de ses cousins et cousines, construisant d'éphémères châteaux de sable. Elle s'endormit, des rêves plein la tête.

Gaëlle, comme tous les soirs, sacrifie à son rituel. Elle s'approche de la photo souvenir de son mariage et souhaite la bonne nuit à Victor

— Bonne nuit, mon amour! Tu vois nous sommes grands-parents, quel dommage que tu ne sois pas là, je sais que tu aurais fait un grand-père formidable. Ce petit Lucas, je vais m'en occuper autant que je pourrais, il est de notre chair et de notre sang. Je suis certaine que tu as retrouvé ta chère maman, elle va beaucoup me manquer. Protégez-nous, tous les deux, nous allons en avoir besoin.

L'odeur du café tire Soizic d'un sommeil réparateur. Après tant d'émotions, elle se lève d'un bond et court rejoindre sa mère.

— Bonjour maman, quelle bonne odeur!

— Assieds-toi, nous allons déjeuner, tu prendras ta douche après. Ton train est bien à 10h 30?

— Oui.

— Sers-toi, tu as des craquelins, du beurre et de la confiture.

— Oh des craquelins! Rien ne pouvait me faire plus plaisir, il y a si longtemps!

Sur le quai de la gare, Gaëlle serre très fort sa fille contre elle.

— Tu m'appelles très vite pour me dire à quelle heure je devrais venir vous chercher, Lucas et toi, mercredi, j'ai tellement hâte.

— Oui, je t'appelle dès demain.

Gaëlle lui tend une enveloppe.

— Tiens, il y a un peu d'argent pour les billets de train.

— Ce n'est pas la peine, maman.

— Si j'y tiens. À mercredi ma chérie et surtout n'oublie pas de dire à mon petit-fils combien je suis pressée de le voir.

— Je n'oublierai pas, à mercredi!

Une rencontre lourde de conséquences

Tandis que le train s'ébranle, Soizic agite sa main en direction de sa mère, restée sur le quai. Petite silhouette fragile qui, au même instant, tamponne ses yeux larmoyants avec un mouchoir blanc. Calée contre l'appui-tête, bercée par le ronflement des moteurs, Soizic somnole et rêve à cette seconde vie qui va peut-être s'ouvrir à elle. Elle se revoit six années auparavant dans un autre train roulant vers la même direction, sa main dans celle de Marco. Ses rêves d'alors étaient peuplés de contes de fées où, bien sûr, elle tenait le rôle de la princesse et son Italien, celui du prince charmant. Il ne lui avait fallu que quelques semaines pour tomber follement amoureuse du beau Marco.

Leur rencontre sur la plage, par un bel après-midi d'été, lui laisse encore aujourd'hui un souvenir inoubliable.

Alanguie sur le sable, elle observe en souriant les ébats du plus séduisant garçon qu'elle n'ait jamais vu. Dans l'eau, à quelques mètres d'elle, évitant les vagues. La fraîcheur de la mer l'empêche de se tremper rapidement.

Quelques brasses plus tard, il s'allonge sur sa serviette, tout près de Soizic qui peut tout à loisir poursuivre son observation. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle engage la conversation; elle si timide habituellement...

— Elle n'est pas trop froide?

— Si, un peu, mais bien agréable quand même.

Ces quelques mots avaient été prononcés avec un accent méditerranéen qui lui donnait un charme supplémentaire.

— Il n'y a que les touristes pour se baigner quand l'eau est aussi froide!

— Vous vivez ici?

— Oui, je suis malouine.

— Vous en avez de la chance de vivre dans un cadre aussi enchanteur.

— Oui, sans doute, mais vous savez, on en a vite fait le tour!

— Si jeune, si jolie et déjà désenchantée?

Soizic se sent rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Et vous, vous êtes d'où?

— Je suis originaire d'un petit village au sud de Naples, en Italie, mais je vis maintenant à Paris.

— Paris! Je n'y suis jamais allée, mais j'en rêve. Est-ce vraiment la Ville Lumière?

— On le dit! Vous irez sûrement un jour.

— Je ne le crois pas, parfois je me sens comme enchaînée à Saint-Malo...

— Vous ne savez pas ce qui vous attend demain.

Après tout, il avait sans doute raison et même si ce n'était qu'un leurre, Soizic se prenait à rêver.

L'après-midi passe vite et, lorsqu'ils se quittent, c'est sur la promesse de se revoir le lendemain.

Ce soir-là, Soizic a la tête dans les nuages, elle retrouve Gaëlle chez Léopoldine. En femme d'expérience, sa grand-mère ne peut faire autrement que de remarquer une certaine lueur dans les yeux de sa petite fille:

— Que t'arrive-t-il Soizic? Tu me parais bien songeuse?

— Oh! Grand-mère, j'ai rencontré un garçon formidable, il est beau, gentil...

— Il habite Saint-Malo?

— Non, Paris, mais il est d'origine italienne!

— Ah! Le charme des Italiens... Fais bien attention ma petite fille que ce ne soit pas seulement un beau parleur.

Soizic virevolta autour de Léopoldine:

— N'aie pas peur grand-mère, je ne suis plus une petite fille, tu sais!

— Je le sais, mais je connais la vie...

Marco reste à Saint-Malo deux semaines, ils se voient tous les jours. Soizic, de plus en plus amoureuse, voit à regret arriver la date de leur séparation.

Le jeune homme lui parle d'avenir, de ses projets de styliste dans la haute couture. À l'entendre, sa réussite n'est qu'une question de temps.

Au milieu de la deuxième semaine, il demande à Soizic de lui présenter sa famille.

La jeune fille y voit un gage de sa sincérité et l'emmène au magasin de Léopoldine.

Marco veut faire bonne impression à la mère et à la grand-mère de Soizic et se montre exagérément poli et courtois.

— Bonjour mesdames, c'est un vrai bonheur de faire votre connaissance, j'ai tellement entendu parler de vous!

— Bonjour monsieur.

Gaëlle se montre avenante, Léopoldine un peu moins. En fine mouche et femme d'expérience qu'elle est, il ne lui a fallu qu'un seul regard pour percer à jour le trop séduisant jeune homme.

Certes, celui-ci est joli garçon, grand, brun, bien fait de sa personne, avec un regard de braise, mais sa grande amabilité paraît un peu forcée.

Après que les tourtereaux soient sortis de la boutique, Léopoldine ne peut s'empêcher de s'ouvrir de ses craintes à Gaëlle :

— Il ne m'inspire pas confiance, ce joli monsieur, et toi ?

— Soizic a l'air tellement amoureuse qu'il faut qu'on lui laisse une chance !

— Bien sûr, tant qu'il ne fait pas souffrir ma petite-fille, je suis prête à toutes les concessions !

— Je n'en n'attendais pas moins de vous !

Gaëlle a répondu en riant, connaissant très bien sa belle-mère. Elle sait que l'âge n'a en rien altéré la combativité de Léopoldine, toujours prête à se transformer en tigresse si quelqu'un s'avise de blesser ses petits...

Soizic et Marco profitent des heures, désormais comptées, qui leur restent avant l'inévitable séparation.

Sa main dans la sienne, sur la digue, la jeune fille joue les guides touristiques, voulant à tout prix que son compagnon s'attache autant à elle qu'à la cité malouine.

— Tu vois, cette plage on l'appelle l'Éventail, mais aussi la mare aux canards car, à marée basse, elle forme comme une piscine. C'est là que j'ai appris à nager avec mon cousin Jean. Et les rochers là, tu vois ? Je pêchais des étrilles en trempant dans l'eau une ficelle lestée d'un caillou où j'accrochais la chair d'un bulot, ça marchait, tu sais ? Je remontais des grappes entières de petits crabes !

— Tu es encore une enfant !

— Mais pas du tout, je te raconte juste mon enfance. Toi, tu ne me dis jamais rien sur la tienne ?

Sur un ton glacial, Marco répondit :

— Il n'y a rien à en dire !

Soizic comprend que celui qu'elle aime porte en lui des blessures. Elle se dit que lorsqu'il se sentira en confiance, il se racontera peut-être...

Ils se séparaient toujours au même endroit, à l'entrée du camping des Flots Bleus où Marco séjournait sous une toile de tente.

Après un long baiser qui laissait toujours Soizic chancelante, ils se donnaient rendez-vous pour le lendemain :

— À demain, mon amour, fais de beaux rêves !

— Ils seront forcément beaux, puisqu'ils me parleront de toi !

Puis, la jeune fille refaisait le chemin inverse, des étoiles plein les yeux.

Ce soir-là, Léopoldine leur demande de rester dîner. La cuisine embaume d'une bonne odeur de pot-au-feu, une des spécialités de l'aïeule.

— Oh ! Chic grand-mère, tu nous as fait un pot-au-feu ? C'est mon plat préféré !

— Je sais ma chérie, et dans la soupe j'ai mis tes petites pâtes alphabet, comme tu les aimes.

— J'ai une faim de loup.

À table, la conversation vient très vite sur Marco :

— Alors, comment l'avez-vous trouvé? N'est ce pas le plus beau garçon de la terre?

Léopoldine se racle la gorge avant de répondre :

— Certes, il est bien fait de sa personne.

— Grand-mère, je te sens réticente, pourquoi? Qu'a-t-il dit ou fait qui ne te convient pas?

— Rien ma chérie, je voudrais juste que tu te montres prudente, après tout, tu ne sais rien de lui!

Soizic, pour la première fois de sa vie, se sentit en colère contre sa grand-mère.

— Tu n'as pas le droit de semer le doute dans mon esprit! Je l'aime et rien ne pourra changer ça, tu devrais me comprendre toi qui as tant aimé Jean-Marie. Maman, dis quelque chose s'il te plaît?

— Soizic, tu sais que nous ne voulons que ton bien, nous te conseillons seulement la prudence.

— Vous vous liguez toutes les deux contre moi alors? En fait, vous redoutez surtout que je le suive à Paris? Vous ne comprenez pas que j'étouffe ici. Vous, vous vivez dans le souvenir de vos maris morts, mais moi je suis jeune, vivante et je veux vivre ma vie.

Un silence de mort succède à ces derniers mots, Soizic comprend qu'elle est allée trop loin :

— Je suis désolée, je ne voulais pas être méchante, mais j'aime Marco et je vous demande de l'accepter.

Le repas, pourtant délicieux, s'achève sans autre bruit que celui des couverts sur l'assiette. Gaëlle et sa fille

s'éclipsent rapidement. Inutile de prolonger une soirée aussi désastreuse.

Léopoldine, restée seule, s'en voulut de son manque de diplomatie. Habitée depuis toujours à régir son petit monde, elle se donne parfois des prérogatives qui lui jouent des tours. Elle se couche en se promettant de s'excuser auprès de Soizic.

Celle-ci, boudeuse et renfrognée, se retire rapidement dans sa chambre, ne désirant plus qu'une chose : se retrouver seule pour mieux rêver à son prince charmant.

Gaëlle, triste à en pleurer, parle, comme chaque soir, à une photo où un jeune marié radieux sourit à la vie...

— Oh! Victor, notre fille a bien grandi, c'est maintenant qu'elle aurait besoin d'un père, aide-moi si tu peux, je crois que je vais avoir besoin de toi. Seule, je n'y arriverai pas.

En s'éloignant du cliché, la jeune femme repense à la phrase de sa fille : « Vous ne vivez que dans le souvenir de vos maris morts ». Et si Soizic avait raison, elle n'était qu'une toute petite fille au départ de Victor. Peut-être avait-elle eu tort d'élever son enfant dans la mémoire de son père disparu.

Incapable de répondre aux questions qui l'assaillaient, elle remit à plus tard la résolution de ses problèmes.

Soizic attend le bruit de la clé dans la serrure annonçant le départ de sa mère au travail, pour se lever. Elle manque de courage pour affronter les reproches, qu'elle redoute, sur son attitude de la veille.

Gaëlle, fidèle à elle-même, a préparé le petit-déjeuner sur la table. À droite de sa tasse, Soizic trouve un petit mot :

« Ma chérie, je suis désolée pour hier soir, je me demande si Léopoldine n'a pas déteint sur moi... Nous n'avons pas à porter de jugement sur le jeune homme que tu aimes. Puisque tu l'aimes, alors je l'aimerais aussi !

Je t'embrasse très fort.

Ta maman qui t'aime.

À ce soir. »

Subitement, la jeune fille se sent misérable, comprenant enfin que l'attitude des deux femmes qui l'ont élevée n'est dictée que par l'amour qu'elles lui portent. Un sentiment de culpabilité l'opresse.

Heureusement, dans peu de temps, elle retrouverait Marco et dans ses bras, c'est sûr, elle allait tout oublier.

Le seul bémol à la magnifique journée qu'elle espère est le temps. De gros nuages sombres assombrissent le ciel et, déjà, une petite pluie fine tombe.

Soizic enfile un ciré à capuche. Quel dommage ! Ils avaient prévu un pique-nique sur la plage.

Tant pis, ils se réfugieraient sûrement dans un quelconque café pour manger leurs sandwiches. Après tout, tant qu'elle est avec Marco, elle peut être heureuse n'importe où !

C'est d'un pas pressé qu'elle se dirige vers le camping des Flots Bleus. Le jeune homme l'attend en faisant les cent pas devant l'entrée. Soizic se moque gentiment de lui :

— Il n'y a bien qu'un touriste pour porter un ciré jaune à Saint-Malo.

— Quoi ? Mais toi aussi tu en portes un !

— Oui, mais il n'est pas jaune.

— Et si au lieu de te moquer, tu me disais ce que nous allons faire sous la pluie. Je crois que notre pique-nique est tombé à l'eau.

— C'est le cas de le dire !

— En attendant de trouver une idée, veux-tu que nous nous mettions à l'abri dans ma tente ?

— Si tu veux.

La prenant par la main, il l'entraîne derrière lui.

Candeur ou naïveté?

La petite canadienne au confort rudimentaire les accueillit. Un matelas gonflable posé à même le sol et un petit réchaud à gaz composaient le décor plus que sommaire.

Ils s'assirent sur le matelas. Marco tira un grand carton à dessin posé contre la toile :

— Veux-tu voir mes croquis ?

— Avec joie !

Sur les grandes feuilles de papier Canson s'étaient étalés des schémas de robes, de pantalons et autres blouses.

Soizic se montra admirative avec toutefois une petite retenue : si les dessins étaient plutôt bien faits, l'ensemble restait, somme toute, un peu banal.

— Tu as des commandes de couturiers ?

— Non. Tu sais, c'est beaucoup de démarchage.

— Loin de moi l'idée de te faire de l'ombre, mais j'aimerais que tu me donnes ton avis sur des dessins que je fais aussi. Si tu veux bien, je t'apporterai mon carton demain.

— Toi, tu dessines des modèles ?

— Oui enfin, je n'en suis qu'au balbutiement, mais j'adore ça.

— Je suis pressé de les voir.

— Tu me diras franchement ce que ça vaut ?

— Bien sûr, mais attends, mes crayons sont là, tu veux bien me montrer tout de suite de quoi tu es capable ?

— Volontiers, mais dans une situation aussi inconfortable, je ne te garantis pas le résultat...

La feuille de papier Canson posée sur le carton, Soizic laisse le grand crayon taillé en biseau courir sur le papier. Le geste sûr malgré les conditions. Rapidement, un fourreau fluide prend naissance sous la main talentueuse de la jeune fille. À la stupéfaction de Marco.

— Mais tu as un vrai talent, il faut l'exprimer, tu ne peux pas rester à crayonner dans ton coin, demain tu m'apporteras tout ce que tu as.

— Tu es certain que ça vaut quelque chose ?

— J'en suis convaincu.

La pluie incessante tombe sur la toile légère de la canadienne. Soizic aime depuis toujours ce bruit qui, telle une musique rythmée, lui rend l'âme romantique.

Elle se serre un peu plus contre son compagnon sur l'étroit matelas, les yeux mi-clos.

Marco l'enlace et couvre son visage de baisers passionnés. La jeune fille, abandonnée et confiante, se laisse aller dans les bras puissants qui l'entourent. Toute à son bonheur, elle ne voit pas venir le danger. En homme expérimenté, Marco l'a bien compris et s'évertue à abattre les dernières résistances de sa compagne.

Est-ce la faute de la pluie ? En quelques instants, Soizic passe du statut de jeune fille à celui de femme...

Toujours lovée contre lui, elle ouvre lentement ses magnifiques yeux d'émeraude, son regard se couvre, des larmes surgissent brutalement.

— Que se passe-t-il ? Tu regrettes ?

— Nous n'aurions pas dû.

— Et pourquoi pas ? Nous nous aimons ! Depuis la nuit des temps, les couples amoureux se donnent l'un à l'autre.

— Je sais, mais c'est la première fois et je n'avais pas imaginé que les choses se passeraient ainsi.

Le ton agacé de Marco la surprend :

— Tu aurais voulu des violons et une robe blanche ? Ce que tu peux être rétro !

Soizic, blessée, tente de remettre un peu d'ordre dans sa tenue et s'enferme dans un silence boudeur.

— Parle, voyons que se passe-t-il ? Tu n'as pas aimé ?

— Il ne s'agit pas de ça, mais tu pars à Paris dans trois jours... Quand tu seras là-bas, te souviendras-tu seulement de la petite Malouine laissée derrière toi ?

— Ah ! C'est ça, et bien il y a une solution, pars avec moi !

— Ne plaisante pas.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de toute ma vie, je suis prêt à t'emmener avec moi.

— C'est impossible, ma mère et ma grand-mère ne me laisseront jamais partir.

— Si tu m'aimais autant que tu le prétends, tu n'hésiterais pas. Enfin ! Tu as trois jours pour réfléchir, le train part samedi à 10 h 30. Si tu n'es pas à la gare, je comprendrais que tu as préféré rester dans ton cocon.

Soizic, devant cet ultimatum imprévu, reste interdite et songeuse. Et s'il avait raison, si au nom d'un quelconque devoir, elle laissait passer sa chance! Ne rêve-t-elle pas depuis longtemps de quitter Saint-Malo pour goûter à la vie parisienne?

Au moment de partir, après un dernier baiser pluvieux et mouillé de larmes, Marco lui lance :

— N'oublie pas, tu n'as que trois jours pour te décider, fais le bon choix. Demain, tu m'apporteras ton carton à dessins, promis?

— Oui, à demain, je t'aime.

— Alors, prouve-le!

Gaëlle, en rentrant, n'est pas sans remarquer que sa fille a pleuré.

— Qu'y a-t-il ma chérie? Tu as de la peine?

— Non, ne t'inquiète pas, un peu de poussière dans l'œil c'est tout.

Gaëlle comprend qu'elle n'en saura pas plus et n'insiste pas. Soizic soutient difficilement le regard de sa mère, persuadée que celle-ci lit en elle comme dans un livre ouvert. L'après-midi passé dans les bras de Marco n'avait-il pas laissé des traces sur elle? Elle se retira de bonne heure dans sa chambre afin de laisser libre cours aux interrogations qui l'obsédaient.

Allongée dans le noir, sur son lit d'enfant qu'elle n'était plus, son ours brun en peluche, confident de toujours, dans les bras, elle s'interroge : trouverait-elle le courage de suivre Marco à Paris?

Pleinement consciente de la douleur qu'elle infligerait aux deux femmes qui l'aimaient par-dessus tout. Soizic doutait mais, l'instant d'après, elle n'imaginait plus vivre sans celui qui avait fait d'elle une femme, ce jour-là.

Ne dit-on pas que la nuit porte conseil? Alors, à bout de fatigue, elle se laisse emporter par le sommeil, avec l'espoir de se réveiller les idées plus claires.

Le soleil qui filtre les persiennes la tire d'une nuit sans rêve. Tout en s'étirant tel un chat, elle se dit que le miracle n'a pas eu lieu, ses pensées restent confuses. Elle saute pourtant sur ses pieds, enfile un peignoir et rejoint Gaëlle à la cuisine.

Soizic laisse son regard s'attarder sur ce décor qu'elle connaît tant, et qui, depuis toujours, lui donne un sentiment de sécurité. Partir et renoncer à tout ça? Comment Gaëlle et Léopoldine surmonteraient-elles cette épreuve? Elles qui avaient déjà tellement souffert!

Face à son bol de thé, Soizic paraît comme en contemplation devant le liquide bouillant. Son désarroi n'échappe pas à sa mère :

— Tu ne veux pas me parler ma fille? Je vois bien que quelque chose ne va pas, c'est le prochain départ de ton amoureux qui te rend si triste?

— Non, non, ne t'en fais pas! Tout va bien!

Le ton peu convaincant ne rassure pas la mère mais elle fait semblant d'y croire.

— Que vas-tu faire aujourd'hui?

— J'ai rendez-vous avec Marco.

— Si tu as un moment, passe voir grand-mère Léopoldine, ça lui fera plaisir.

— J'essaierai.

— Tu sais, elle n'est plus toute jeune, elle commence à fatiguer, même si elle essaie de le cacher.

Soizic fait connaissance avec un sentiment jusque-là inconnu : la culpabilité.

Douchée, vêtue d'une jolie robe vert émeraude qui met ses yeux en valeur, ses longs cheveux retenus par un ruban de la même couleur, son carton à dessin sous le bras, elle s'enfuit retrouver l'élui de son cœur.

Le soleil aujourd'hui attire une foule de vacanciers à la plage. Sur la digue, la jeune fille marche vite, indifférente aux cris des enfants qui s'ébattent dans la mer. Bientôt, son attention est attirée par Marco qui vient au-devant d'elle en la hélant joyeusement :

— Coucou, comment va ma princesse ? Tu m'as apporté tes croquis ?

— Oui, j'espère ne pas te décevoir.

Un banc les reçoit. Après un baiser rapide, le fougueux jeune homme ouvre le carton. Concentré, il observe chaque esquisse avec attention, sans faire de commentaire. Soizic, inquiète de ce silence, l'interrompt.

— Tu n'aimes pas mes dessins ? Je n'aurais jamais dû te les montrer.

— Tu es folle, ils sont excellents. Tu ne les as jamais fait voir à un professionnel ?

— Tu sais, à Saint-Malo, les grands couturiers se font rares !

— C'est bien pour cela que je te demande de me suivre à Paris. Là-bas, nous réussirons ensemble, tu verras. J'ai de nombreux contacts dans les plus grandes maisons. À nous la grande vie !

Soizic, pensive voit défiler devant ses yeux les projets mirifiques de Marco mais, en arrière-plan, une autre image s'impose, celle de deux femmes en larmes restées à Saint-Malo.

Le jeune homme lit dans ses pensées et la prend dans ses bras :

— Tu as un choix difficile à faire, mais la chance que je t'offre aujourd'hui ne se représentera peut-être pas...

Presque à son corps défendant, la persuasion de Marco fait peu à peu son effet, Soizic se laisse convaincre.

— Tu as sans doute raison.

— Non, pas sans doute, sûrement ! Et si nous allions tout de suite chercher ton billet de train ?

— Pourquoi si vite ? Nous avons tout le temps, nous ne sommes que jeudi.

— Oui, mais en été, les réservations sont plus nombreuses. Allez suis-moi.

La prenant par la main, presque directif, il l'entraîne. Soizic, déjà soumise, le suit sans mot dire.

Le précieux billet en poche, le bel italien rayonne :

— Tu vois, c'est ton sésame pour la Ville Lumière.

Les deux jours précédant le départ passent très vite, trop vite au goût de Soizic qui les vit comme au travers d'un épais brouillard, se refusant à imaginer sa fuite. Le vendredi soir, Léopoldine invite la mère et la fille au restaurant. Celui de la porte Saint-Pierre, le préféré de Soizic. Le plateau de fruits de mer lui ouvre l'appétit, malgré son mal-être. Persistante, une petite voix lui susurre à l'oreille que d'ici quelques heures, elle allait faire beaucoup de mal à ces deux femmes qui lui avaient tant donné.

Léopoldine aurait-elle un pressentiment ? Elle redouble d'attention envers sa petite fille.

— Tu sais ma chérie, je me suis fait des reproches pour avoir jugé un peu vite ton ami, j'espère que tu m'as pardonné ?

— Oui, grand-mère, ne t'en fais pas.

— Il part demain, n'est-ce pas ?

Soizic se sent rougir jusqu'à la racine des cheveux... Elle répond dans un souffle :

— Oui.

— Il reviendra sûrement, tu ne dois pas être triste.

— Merci grand-mère.

— Allez, attaquons ces fruits de mer, sinon ils vont tiédir.

Gaëlle et sa fille raccompagnent Léopoldine. Soizic embrasse sa grand-mère un peu plus fort que de coutume, celle-ci la retient un moment dans ses bras :

— Je t'aime, ma chérie, prends soin de toi !

La jeune fille se sent défaillir, certaine d'être percée à jour.

Ce soir-là, isolée dans sa chambre, sur son bureau d'écolière, elle écrit deux lettres : l'une pour Gaëlle, l'autre pour Léopoldine. Les suppliant toutes deux de lui pardonner son départ. Elle dépose les deux missives bien en évidence sur la commode.

En larmes dans son lit, elle attend un sommeil qui ne viendra pas. Les lueurs de l'aube la surprennent épuisée, les yeux rougis. Elle se lève péniblement et se dirige vers la cuisine où elle prépare le petit-déjeuner pour la plus grande surprise de Gaëlle :

— Tu es bien matinale ! Tu accompagnes Marco à la gare ?

Laconique, Soizic se contente de répondre :

— Oui.

— Ne t'inquiètes pas il reviendra.

— Je sais.

La jeune fille tourne machinalement sa cuiller dans le bol.

— Si tu es pressée, tu peux prendre ta douche la première.

— Non, vas-y, j'ai le temps !

Ce qu'elle souhaite surtout, c'est d'être dans la salle de bains quand sa mère partira. Elle ne s' imagine pas lui dire au revoir comme un matin normal.

Ce n'est que lorsqu'elle entend la porte d'entrée se refermer qu'elle court à sa chambre préparer une valise. Elle empile à la hâte quelques vêtements ne désirant plus qu'une chose : quitter l'appartement, tant qu'elle en a encore la force...

Un dernier regard sur le cadre de son enfance et elle referme la porte, sans oublier de glisser les clés dans la boîte aux lettres.

La Ville Lumière

Marco, chargé comme un mulet, l'attend à la gare, son sac à dos surmonté de la toile de tente, les deux cartons à dessin sous le bras :

— Viens vite, le train est à quai, nous allons nous installer.

Le wagon est notamment occupé par une famille avec trois enfants en bas âge, particulièrement bruyants. Le voyage promet d'être animé.

Galant, Marco laisse la place près de la fenêtre à sa compagne. Les bagages entreposés dans les filets, le train s'ébranle. La tête appuyée contre la vitre, Soizic s'abîme dans ce paysage qu'elle ne reverrait pas de sitôt.

La gare Montparnasse lui paraît immense, la foule des voyageurs pressés la met mal à l'aise, Marco s'en aperçoit :

— Tu n'es plus dans ta campagne, ça va te changer !

Vexée, Soizic rétorque :

— Saint-Malo, ce n'est pas la campagne !

— Si tu veux !

— Où allons-nous ?

Subitement, elle réalise qu'elle ne s'est pas montrée curieuse sur l'endroit où vit son bel amoureux. Confiante, elle le suit pourtant.

— Nous allons prendre le métro, je connais un petit hôtel charmant dans le 11^e arrondissement.

— À l'hôtel ? Tu n'as donc pas d'appartement ?

— Je partage un studio avec un copain, mais à trois cela ne sera pas possible.

Toute résistance vaincue, Soizic se laisse entraîner vers des escaliers immenses et sombres qui les conduisent sur un quai à la lumière aveuglante. Un wagon aux couleurs criardes arrive dans un bruit assourdissant pour qui ne connaît pas le métro. Sans ménagement, Marco la pousse à l'intérieur. Elle se fraye un chemin avec difficulté dans l'étroit couloir bondé de monde. Se retenant à une barre métallique, la jeune fille tente de conserver un équilibre. Elle observe, intriguée, ses voisins d'infortune : le visage fermé, le teint blafard, ils lui faisaient tous penser à quelques zombies échappés des profondeurs de la terre. Les odeurs de mauvaises sueurs se mêlent aux parfums bon marché.

Soizic, déroutée, se dit :

— Ainsi, voilà donc les parisiens dont j'enviais tant la vie, sur mon rocher !

Régulièrement le métro s'arrête dans un vacarme sans pareil, une horde de passagers descend, une autre monte. Après vingt bonnes minutes de trajet, Marco lui fait signe qu'ils arrivent à leur station. Enfin ! Elle allait retrouver l'air libre.

Après d'interminables couloirs, des escaliers encore et encore, ils débouchent dans une rue bruyante et grise. Marco paraît très à son aise, sa compagne beaucoup moins. Il semble ne pas remarquer son malaise.

— L'hôtel est à deux pas.

Il la précède dans un établissement qui ne paye pas de mine, demande une chambre à un vieux bonhomme grincheux, dérangé dans la lecture de son journal :

— C'est pour combien de temps ?

— Indéterminé !

Soizic, en entendant la réponse, frémit. Il a visiblement l'intention de la faire vivre dans cet hôtel sordide, si la chambre est aussi accueillante... Et elle l'est ! Le papier peint défraîchi, décollé par endroits, un lit recouvert d'une cretonne rouge qui n'a sans doute pas connu de lavage depuis bien longtemps, une petite table bancale, une chaise à la paille arrachée et une armoire au miroir fêlé. L'ensemble est triste à pleurer. Timidement, Soizic risque :

— Où sont la salle de bains et les toilettes ?

— Les commodités sont dans le couloir, tu ne les as pas vus ?

— Sur le palier ?

— Bien sûr sur le palier. Mademoiselle a des goûts de châtelaine ! Rassure-toi c'est provisoire !

La jeune fille observe son nouveau cadre de vie et, pour se rassurer, se raccroche à la dernière phrase de Marco : « c'est provisoire ».

Ce qu'elle a vu de Paris ne ressemble en rien à la Ville Lumière dont elle rêvait sur son rocher.

Le prince charmant perd de son aura, le ton ironique qu'il prend devant le désarroi de Soizic la trouble profondément. Décidant malgré tout de rester pratique, elle risque la question qui la taraude :

— Ici, on ne peut pas cuisiner, comment ferons-nous pour les repas ?

— Tu aimais bien les pique-niques à Saint-Malo ? Eh bien, nous allons continuer, ce n'est pas compliqué ! D'ailleurs, je vais chercher notre dîner !

Marco tourne les talons. Soizic, assise sur le lit, fixe intensément la moquette couleur moutarde, parsemée de taches sombres impossibles à identifier...

Qu'a-t-elle fait ? A-t-elle vraiment quitté le confort de sa vie à Saint-Malo pour se retrouver dans cette chambre sinistre ? Pourquoi n'a-t-elle pas écouté sa mère et sa grand-mère ? À présent, il est trop tard.

Histoire de retrouver quelques forces, elle décide de prendre une douche pour se laver des fatigues du voyage, mais également de ses désillusions. La salle de bain exiguë est composée d'un lavabo gris de crasse et d'une douche à la tuyauterie entartrée ; le bac gris, lui aussi, est constellé de longs cheveux bruns.

L'absence de produits d'entretien oblige Soizic à se contenter d'un rinçage à l'eau et, sacrifiant une serviette, elle l'utilise comme tapis de sol. Son regard tente d'ignorer les joints autour du bac, recouverts de moisi verdâtre.

Heureusement, l'eau est chaude et réconfortante, elle la laisse longuement couler sur son visage, peut-être effacera-t-elle ainsi les larmes.

Un grand coup tambouriné à la porte la fait sursauter. Marco s'impatiente :

— Soizic, tu es là ?

— Oui, j'arrive !

Sur la table bancale, le menu du soir : deux tranches de jambon, un paquet de chips salées et deux paquets de biscuits.

— Ce soir, c'est festin !

Hermétique à l'humour de son compagnon, la jeune fille ne sourit même pas...

— Tu n'es pas drôle tu sais ! Je te l'ai dit, quand j'aurais vendu mes dessins, tout ira bien ! Tous les artistes connaissent des périodes de vaches maigres, c'est un passage obligatoire !

Malheureusement, il y a des provisoires qui durent, Soizic l'apprendra à ses dépens. Deux mois après être arrivés à Paris, leur situation reste toujours aussi précaire.

Marco a vendu deux dessins, non pas les siens mais ceux de Soizic, ce qui leur permet de pouvoir régler la chambre d'hôtel et de s'alimenter de repas frugaux et répétitifs.

La jeune fille, peu habituée à se nourrir de manière aussi succincte, commence à en ressentir les effets sur sa santé. Nauséuse dès le matin, le teint cireux, elle s'étiole. Enfermée entre les quatre murs de la chambre miteuse, Soizic déprime.

Oh bien sûr ! Marco, à deux ou trois reprises, lui a montré les charmes de la Ville Lumière : la tour Eiffel, les Champs-Élysées, mais la plupart du temps, il disparaît pour de mystérieux rendez-vous, la laissant seule avec pour seul compagnon le papier peint défraîchi.

Il n'y a bien que la nuit où, enfermée dans les bras de celui qu'elle continue cependant à aimer, elle se sent encore vivante.

Ses symptômes s'intensifiant, elle se résout à consulter un médecin. Lors de ses rares sorties, elle a aperçu une plaque de bronze à une centaine de mètres de l'hôtel. Son compagnon, inquiet malgré tout, lui donne le montant de la consultation mais ne l'accompagne pas. Le médecin a un air débonnaire qui plaît à Soizic, il l'interroge longuement sur ses malaises et finit par lui proposer une analyse de sang.

— Revenez me voir demain vers 17h30, j'aurai les résultats.

— Vous pensez que c'est grave, docteur?

— Ne vous en faites pas trop, nous en saurons plus demain.

Facile à dire. Peu rassurée, elle regagne l'hôtel où impatientement Marco l'attend :

— Alors que t'a-t-il dit?

— Il m'a fait une prise de sang, je retourne le voir demain pour les résultats.

— J'espère qu'il ne te prendra pas le prix d'une nouvelle consultation!

Quelle délicatesse! La jeune fille s'en fait la réflexion mais ne répond rien, habituée désormais au comportement parfois rude de celui qui partage sa vie. Après une nuit sans sommeil, Soizic se présente à l'heure dite au cabinet médical :

— Entrez ma petite dame, j'ai vos résultats!

— Alors docteur, j'ai un peu d'anémie? C'est ça?

— De l'anémie? Quelle drôle d'idée, j'ai une très bonne nouvelle pour vous, vous allez avoir un bébé!

— Je suis enceinte? Vous êtes sûr?

— Tout à fait, il n'y a pas le moindre doute!

Soizic est atterrée, mon dieu non, pas ça, pas maintenant, comment mettre au monde un enfant dans de telles conditions? Et Marco comment allait-il réagir?

Une certaine force malouine

Chancelante, la jeune femme se dirige d'un pas lent vers l'hôtel. Elle fait une halte à la boulangerie pour acheter une baguette de pain pour le soir. Scotché sur la caisse, un petit papier attire son attention : « couturière recherche ouvrière connaissant la coupe, le bâti et l'ourlet. S'adresser à : Mme Gervais 121, rue du faubourg Saint-Antoine ».

La rue est à deux pas, Soizic décide de s'y rendre tout de suite. La solution est peut-être là ! C'est le ciel qui a placé ce papier sur son chemin, pour lui venir en aide. Mme Gervais, la cinquantaine avenante, la reçoit gentiment, l'atelier de couture est clair et accueillant, situé dans un immeuble cossu.

— Bonjour madame, je viens pour l'annonce.

— Asseyez-vous mon petit, vous connaissez la couture ?

— Oui madame et j'ai absolument besoin de travailler. Si vous m'engagez, je vous promets que vous ne le regretterez pas.

— C'est bien ça, vous êtes motivée et ça me plaît, vous habitez loin ?

Hésitante, Soizic répond faiblement :

— Je suis à l'hôtel Bristol, provisoirement.

— Ah ! Je comprends mieux votre urgence à trouver un travail. Écoutez, si vous êtes d'accord, je vous prends à l'essai dès lundi, entendu ?

— Merci, merci madame, vous n'aurez pas affaire à une ingrate.

— Je vous attends lundi à 8 h 30 précises.

— À lundi madame.

Soizic, le cœur plus léger, retourne à l'hôtel. Marco fait les cent pas devant l'entrée :

— Tu en as mis du temps ! Alors que t'a-t-il dit ?

— Viens, montons, je vais te le dire.

— Tu es bien mystérieuse, c'est si grave que ça ?

— Nous allons avoir un bébé !

— C'est une blague ? Tu me fais marcher ?

— Non, c'est vrai !

— Il ne manquait plus que ça ! J'espère que tu es consciente que c'est impossible. Nous ne pouvons pas avoir d'enfant dans cette situation, cela ficherait en l'air tous mes projets !

— Je sais, mais il est là et on ne peut rien y changer.

— Je sors prendre l'air, je ramènerai à manger. À tout à l'heure.

La porte refermée, Soizic éclate en sanglots, elle n'espérait pas d'explosion de joie, bien entendu, mais ce rejet total de leur enfant l'anéantit. Elle espère un miracle, sait-on jamais. L'air frais lui fera peut-être retrouver ses esprits et en rentrant, il la prendra dans ses bras et la suppliera de lui pardonner.

Hélas, à son retour, Marco a toujours le même visage fermé. Il jette sur la table les sempiternelles tranches de jambon et le paquet de chips soi-disant blondes à croquer que la jeune femme a pris en horreur. Il s'aperçoit enfin des larmes qui coulent sur le visage de sa compagne :

— Non, s'il te plaît, pas ça ! Je ne supporte pas les femmes qui pleurent, épargne-moi tes jérémiades !

Pauvre Soizic, il est bien loin le prince charmant à l'envoûtante beauté méditerranéenne...

Le drastique repas avalé dans un silence tendu, Marco se couche, tournant ostensiblement le dos à sa compagne. Celle-ci, blessée jusqu'au plus profond d'elle-même, adopte la même attitude. Tant pis pour lui, elle ne lui dira pas qu'elle a trouvé un travail, elle attendra qu'il ait fini de boudier !

Soizic s'endort, les mains posées sur son ventre, avec ce geste de protection et de tendresse qu'ont toutes les futures mères.

Au matin, Marco semble avoir conservé sa mauvaise humeur. Sans même un simple bonjour, il file sous la douche.

La jeune femme retape le lit. Machinalement, elle met un peu d'ordre autour d'elle, le cœur chaviré par une nausée incontrôlable. Elle n'attend aucune compassion de celui qu'elle aime et elle a raison. De retour dans la chambre, il s'adresse à elle sur un ton sec :

— Quand tu auras pris ta douche, tu iras faire les courses, je vais m'allonger, j'ai très mal dormi cette nuit !

— Comme tu veux !

Elle s'empare de sa trousse de toilette et disparaît. L'eau chaude lui redonne un peu de vigueur.

Vêtue d'un pantalon et d'un pull chaud, elle passe un manteau trop léger pour la saison et sort dans la rue glaciale. Comme toujours, elle croise les silhouettes éternellement pressées des Parisiens, ils ont tous ce même regard indifférent, ce même teint grisâtre. « Peu à peu, je commence à leur ressembler », pense Soizic. Saint-Malo ne lui a jamais tant manqué.

Les Malouins, eux, se saluent, parlent de la pluie et du beau temps, mais à aucun moment l'autre n'a le sentiment d'être transparent ou anonyme.

Même à l'épicerie, personne ne répond à son bonjour, cette froideur l'isole un peu plus encore. Ses emplettes rapidement effectuées, elle reprend le chemin du Bristol. Ses pensées sont toutes tournées vers Marco. Peut-être qu'enfin reposé, il la prendra dans ses bras et la consolera.

Le lit est vide, d'un regard elle parcourt la pièce, une feuille posée sur la table l'attire. D'une écriture nerveuse, Marco a écrit :

« Soizic, je suis désolé, mais je n'ai pas la capacité de devenir père.

Je te laisse assez d'argent pour rentrer à Saint-Malo, là-bas tu seras bien.

Ne cherche pas à me retrouver, c'est inutile.

Marco. »

Le choc est trop grand, la jeune femme vacille et s'assoit brutalement sur le lit, la lettre serrée entre ses mains. Sa gorge laisse échapper un cri de bête blessée :

— Ce n'est pas possible, il est parti, il m'a abandonnée, que vais-je devenir ? Qu'allons-nous devenir mon bébé et moi ?

Soizic essaie de prendre sur elle et de rassembler ses idées, mais la douleur est trop forte, elle avait tout imaginé, sauf cet abandon. Incapable de bouger, paralysée par la stupeur, elle touche le fond.

Après d'interminables heures, allongée, les yeux rivés au plafond, elle rassemble ses forces et se lève. Telle une automate, elle regarde par la fenêtre. La nuit commence à tomber, la solitude l'accable jusqu'au moment où sa main descend jusqu'à son ventre.

« Non je ne suis pas seule, tu es là mon enfant, pour toi je dois vivre, et t'offrir la vie que tu mérites. »

Le schéma familial se reproduit. Léopoldine a survécu à Jean-Marie pour ses enfants, Gaëlle, après la perte de Victor, a continué sa route pour Soizic. C'est à cela que pense la jeune femme, à présent. Son amour n'est pas mort mais son départ est aussi définitif.

— Que puis-je faire ? Rentrer à Saint-Malo ? Comment infliger un tel déshonneur à ma famille ?

Léopoldine s'est battue toute sa vie pour que le nom de ses enfants soit respectable et respecté. Savoir sa petite-fille mère célibataire l'anéantirait. Décidément non, elle ne se sent pas le courage d'affronter une telle situation.

Après tout, à partir de lundi, elle aurait un travail.

— Oui, mais comment réagira Mme Gervais quand elle découvrira ma grossesse ? Je dois prendre les problèmes un par un, le plus important est de quitter cette chambre hideuse au plus tôt.

Sans appétit mais parce qu'il faut bien se nourrir, Soizic mange le repas qu'elle n'a pas touché à midi. Brusquement,

elle s'aperçoit de la disparition des cartons à dessin. Non seulement celui de Marco mais le sien également.

— Il n'a pas osé? Il m'a volé mes croquis!

La jeune femme reçoit l'estocade en éclatant d'un rire nerveux.

— Dieu que j'ai pu être naïve! J'ai cru au grand amour alors que j'étais tombée dans les griffes d'un arnaqueur. Tu sais mon bébé, il vaut peut-être mieux qu'il soit parti, quelle sorte de père aurait-il été? Maintenant, je vais me battre pour toi.

Soizic a du mal à trouver le sommeil, l'oreiller auprès d'elle conserve l'odeur de l'absent, d'un geste rageur elle l'envoie valser à travers la pièce. Adieu Marco!

Après une nuit agitée, la jeune femme, bien décidée à prendre son destin à bras-le-corps, prend le parti de visiter les quelques agences immobilières repérées dans le quartier, afin de trouver un petit appartement.

Dans chacune, elle reçoit le même accueil et les mêmes exigences :

— Pouvez-vous nous fournir vos trois derniers bulletins de salaire?

— Non, je n'aurai un emploi qu'à partir de lundi.

— Hélas, dans ce cas, nous ne pouvons rien faire pour vous, à moins que vous n'ayez quelqu'un qui puisse se porter garant pour vous?

— Non, je ne connais personne.

Une bonne fée!

Soizic, accablée, rebrousse chemin. Comment imaginer rester trois mois de plus dans cette chambre misérable qu'elle a en horreur. Parvenue dans le hall du Bristol, elle tombe sur le gérant qui semble l'attendre :

— Bonjour mademoiselle, votre ami m'a averti de son départ. Je vous préviens, si vous n'avez pas de quoi payer, vous ne pourrez pas rester.

— Ne vous inquiétez pas, vous serez payé. Si ça ne dépendait que de moi, je quitterais votre hôtel sur le champ.

— Vous savez, je ne retiens personne de force!

— Je sais. En attendant, veuillez faire changer les draps de ma chambre.

Le ton employé par Soizic surprend le tenancier. La jeune femme a en elle des ressources qu'il ne soupçonnait pas.

— Ça sera fait dans l'après-midi mademoiselle.

— Je vous en remercie!

Le caractère fier et battant de la Malouine, qui sommeillait en elle, refait surface. Le dimanche après-midi, avec un

plan du métro, elle se rend au jardin du Luxembourg: la verdure, les fleurs, les arbres séculaires lui rendent ses forces. Tout en caressant son ventre, elle observe les enfants sur les balançoires:

— Quand tu seras là, on viendra se promener ici tous les deux.

C'est à regret qu'elle prend le métro pour rentrer.

Le lundi, très tôt le matin, elle se prépare longuement afin de paraître sous son meilleur jour à Mme Gervais. L'image que lui renvoie le miroir fêlé de l'armoire la satisfait.

Les cheveux relevés, la jupe de lainage noir et le pull blanc à col roulé lui donnent un air de jeune fille de bonne famille, ce qu'après tout elle est encore!

Mme Gervais la reçoit avec un grand sourire:

— Bonjour Soizic, vous êtes ponctuelle, c'est bien!

— Bonjour madame, j'ai hâte de commencer.

— Ça tombe bien, nous avons beaucoup de commandes. Mais, avant tout, nous allons remplir votre contrat de travail. J'ai tout préparé mais j'ai besoin de certains renseignements: votre date de naissance, le lieu etc.

Lorsque Soizic annonce qu'elle est née à Saint-Malo, Mme Gervais s'écrie:

— Vous êtes malouine? Mais, juste ciel, qu'êtes-vous venue faire à Paris? J'aime beaucoup Saint-Malo où j'ai séjourné plusieurs fois et je ne m'en lasse pas.

— Merci madame, il est vrai que c'est un endroit à part...

La paperasserie achevée, Mme Gervais indique à Soizic ses tâches de la journée. Sur un mannequin de bois, une robe de couleur vert jade attend des finitions: un ourlet

au bas de la jupe, un biais à poser aux emmanchures et au décolleté. La jeune femme se met au travail avec beaucoup de soin et de doigté.

Un peu avant midi, Mme Gervais vérifie que ses consignes ont été respectées:

— Oh! Mais c'est parfait, vos coutures sont invisibles, pas de fils à traîner par terre, si vous continuez comme ça, je serais comblée.

Soizic, rouge de confusion devant les compliments, apprécie à juste titre cette première matinée.

Petit à petit, Mme Gervais s'attache à son employée modèle. Deux semaines après son embauche, Soizic est dans l'obligation de demander une avance sur salaire:

— Je suis désolée de vous demander cela, madame, mais je dois régler ma chambre.

— Mais bien sûr mon petit, où ai-je la tête, c'est vrai que vous êtes toujours à l'hôtel! Je vous prépare votre enveloppe tout de suite.

— Merci madame.

— Dites-moi Soizic, j'y pense, vous avez vu la cour derrière l'atelier? Et bien, au fond de cette cour, j'ai un local de deux pièces avec un coin cuisine qui vous conviendrait sûrement, après un bon nettoyage car il est inutilisé depuis longtemps. Je n'ai jamais voulu le proposer à la location, en raison de la proximité avec l'atelier. Pour vous c'est différent, venez mon petit, allons voir si cela vous conviendrait.

Soizic suit sa patronne comme dans un rêve, un appartement rien que pour elle, comment y croire? Mme Gervais tourne la clé dans la serrure d'une porte en bois, et s'efface pour faire entrer la jeune femme. Soizic découvre

une grande pièce claire agrémentée d'un coin cuisine, une chambre spacieuse et une salle d'eau avec douche et toilettes.

— Alors, mon enfant, cela vous convient-il? Croyez-vous être aussi bien qu'à l'hôtel?

— Madame, si vous saviez! C'est bien plus que je n'aurais osé l'espérer, mais je ne peux pas accepter.

Soizic, en larmes, s'explique:

— Je suis désolée, madame, je n'ai pas été honnête avec vous, je ne vous ai pas tout dit, je vais avoir un bébé dans sept mois.

Pendant quelques secondes, Mme Gervais semble statufiée. Mais, très vite, elle réagit:

— Ma pauvre enfant, vos épaules sont bien frêles pour supporter tout ça toute seule. Vous n'avez pas de famille à Saint-Malo pour vous venir en aide?

— Si, mais je ne peux pas leur en parler.

— C'est votre choix Soizic, mais cela ne change rien pour l'appartement, tout au contraire, il va falloir un toit à cet enfant!

— Le loyer sera-t-il abordable, pour moi?

— Écoutez, si vous réglez toutes les charges: eau, gaz et électricité, moi ça me convient. Et quand le bébé sera là, il nous fera de la compagnie à l'atelier, allez on n'en parle plus, c'est réglé!

Soizic mêlant sourire et larmes se confond en remerciements.

— Vous ne pouvez pas savoir, madame, ce que cela représente pour moi.

— Tant mieux. Avant tout, il faut rendre cet endroit habitable, voulez-vous y consacrer votre week-end?

— Avec joie, madame.

— Alors je vous donne un double des clés, je passerai dimanche en fin de journée, avec mon neveu. J'ai deux ou trois bricoles dans mon garage qui ne me servent plus, je vous les apporterai.

Soizic serre très fort la clé dans sa main de peur qu'elle ne s'envole.

Quand elle rentre à l'hôtel, le gérant est absent, elle appuie d'un geste prolongé sur la sonnette d'appel, afin de le faire venir.

— Bonsoir, monsieur, je vous règle ma chambre jusqu'à dimanche et vous pourrez ensuite en disposer, je pars!

— La maison n'est plus assez bien pour vous?

— Exactement et, de surcroît, j'ai trouvé un appartement!

Le menton relevé fièrement, Soizic est heureuse de l'effet produit sur le bonhomme grincheux.

— Tant mieux pour vous!

La jeune femme regarde le papier jauni de la chambre et lui parle:

— C'est fini! Chambre hideuse, je vais enfin ne plus te voir, je vais tourner la page et définitivement j'espère.

Très tôt le samedi matin, elle se rend à l'épicerie et achète tout le matériel de nettoyage nécessaire. Puis, elle court à l'appartement se mettre au travail. Elle ne s'arrête qu'à midi pour déjeuner d'un steak et de pâtes, un repas chaud! Elle en avait perdu le goût depuis si longtemps.

Les vitres resplendissantes laissent entrer le soleil et le studio briqué à fond prend des allures de paradis.

Le dimanche après-midi, Mme Gervais, fidèle à sa promesse, arrive en compagnie de son neveu.

— Mais c'est méconnaissable ici ! Soizic, vous êtes une fée.

— Non madame, c'est vous ma bonne fée.

— Bon, on va décharger l'estafette, laissez la porte ouverte.

Soizic, à sa grande surprise, voit arriver : une table, quatre chaises, un vaisselier, un divan, un grand lit, une armoire, une table de chevet et deux cartons de vaisselle.

— Voilà, s'il vous manque quelque chose, n'hésitez pas à me le dire.

— Comment vous remercier madame, pour toutes vos bontés ?

— En restant l'employée zélée que j'apprécie. Mais, il manque quelque chose ici ! Alain veux-tu bien aller chercher le dernier paquet ?

Et le neveu ramena un téléviseur.

— Demain, nous chercherons à l'atelier, il doit bien y avoir des chutes de tissus pour vous confectionner de jolis rideaux. Maintenant, mon neveu va vous accompagner au Bristol pour vous aider à ramener vos affaires. Rien ne s'oppose à ce que vous vous installiez dès ce soir ?

— Bien au contraire, c'est ce que je souhaite par-dessus tout.

— Alors allez-y vite !

Soizic se sent pousser des ailes. Elle a pris soin ce matin de réunir ses vêtements dans des sacs, le déménagement en sera écourté.

Quel étrange sentiment de refermer pour la dernière fois la porte d'une chambre où elle aura connu le meilleur

comme le pire... Une nouvelle page s'ouvre à elle, où tout reste à écrire.

Le soir venu, confortablement installée sur le divan, la jeune femme regarde un film à la télévision et apprécie au plus haut point de se sentir enfin chez elle. Quelle reconnaissance elle doit à Mme Gervais qui, pour elle, s'est transformée en faiseuse de miracle.

De semaine en semaine, Soizic, à l'aise désormais dans son travail, prend de l'assurance. La clientèle de l'atelier est constituée de femmes élégantes et fortunées avec parfois des exigences sur l'originalité de leurs tenues. Avec une certaine hardiesse, elle se décide un jour à proposer à Mme Gervais les croquis esquissés dans la solitude de son studio. Celle-ci réalise que son employée, non contente d'être une aide efficace, se révèle aussi être une véritable artiste.

Consultées, les clientes ne tardent pas à adopter les modèles de Soizic. Le bouche à oreille fonctionne et l'atelier ne désemplit plus. Mme Gervais se trouve bientôt dans l'obligation de s'adjoindre une deuxième petite main. Une jeune fille qui répond au prénom de Blanche et qui, rapidement, fait montre de grandes qualités.

Soizic s'achemine vers le terme de sa grossesse, la chambre du bébé est prête, ses vêtements alignés, la plupart confectionnés par Mme Gervais et la future maman, n'attendent plus que leur propriétaire.

Par un bel après-midi de juillet, Lucas pointe le bout de son nez. Un beau bébé de 3 kg 500 aux cheveux très bruns et aux yeux vert émeraude, comme la mer qu'il connaîtra peut-être un jour, pense Soizic.

La solitude ne pèse pas à la jeune femme, toute tournée vers son fils qui fait son bonheur et sa joie. Rapidement, Lucas fait aussi la conquête de Mme Gervais. Il se montre particulièrement sage et est donc autorisé à rester dans l'atelier pendant les heures de travail. Il devient vite l'attraction auprès des clientes qui s'extasient sur l'enfant et Soizic n'en est pas peu fière.

À 11 mois, décidé à découvrir le vaste monde, Lucas fait ses premiers pas. Le dimanche, la jeune femme emmène son fils au jardin du Luxembourg ou au zoo de Vincennes. L'enfant adore les animaux surtout les singes devant lesquels il rit à gorge déployée.

Dans ce climat à la fois besogneux et relativement serein, Lucas grandit et, bientôt, fait sa première rentrée des classes à l'école maternelle du boulevard Saint-Antoine. Petit garçon intelligent et curieux, il pose de nombreuses questions à sa mère :

— Il est où mon papa ? Pourquoi il ne vient pas me voir ?

Soizic a depuis longtemps réfléchi aux réponses :

— Je n'ai plus de nouvelles de lui, ça ne veut pas dire qu'il ne t'aime pas, mais je pense que sa vie est ailleurs.

Aussitôt, elle parlait à Lucas de Saint-Malo, de Gaëlle, de Léopoldine :

— On ira un jour, dis maman ?

— Je te le promets mon chéri, un jour...

Au cours des longues promenades qu'ils faisaient tous les deux, Soizic attirait les regards masculins. Elle en avait conscience mais son cœur blessé saignait encore. Le temps n'a pas encore pansé ses plaies.

Des retrouvailles tant espérées

Soizic, toute à sa rêverie, ne s'est pas aperçue que le voyage touchait à sa fin, la voix du haut-parleur la fait sursauter :

— Vous arrivez au terminus de ce train, la gare Montparnasse. Assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le wagon.

La jeune femme descend sur le quai et, rapidement, s'engouffre dans les escaliers du métro.

Quelle transition avec l'air iodé laissé quelques heures plus tôt. Le métro, bondé comme toujours, renferme les mêmes visages gris et tristes qui l'avaient tant surprise à son arrivée à Paris. Aujourd'hui, presque malgré elle, elle en a pris l'habitude.

Mme Gervais s'est installée durant son absence dans le studio afin de permettre à Lucas de rester dans son environnement habituel :

— Entrez vite mon petit, Lucas est si impatient de retrouver sa maman.

— Bonjour Mme Gervais, bonjour mon cœur, tu m'as manqué.

— Toi aussi, tu m'as manqué maman.

— J'ai plein de choses à vous raconter à tous les deux.

Mme Gervais a remarqué de nouvelles lueurs dans les yeux de sa protégée.

— À voir votre sourire, ce doit être de bonnes choses!

— Plus que vous ne croyez, je me suis réconciliée avec ma famille!

— Quel bonheur! Je suis si heureuse pour vous.

— Pardonnez-moi si je vous pose brutalement une question qui me brûle les lèvres.

— Allez-y, je vous écoute!

— Cela vous poserait-il un problème si je prenais une semaine de vacances à partir de mercredi?

— Bien sûr que non, vous n'en prenez jamais, même deux semaines si vous voulez, nous nous débrouillerons Blanche et moi.

— Merci infiniment.

— Je me sauve, je vous ai préparé un ragoût de veau que vous n'aurez plus qu'à réchauffer, à demain.

— À demain Mme Gervais et merci pour tout.

Seul avec sa mère, Lucas se fait pressant:

— Dis-moi tout maman, alors c'était comment à Saint-Malo?

— Comme je l'avais laissé, magnifique! D'ailleurs, tu vas pouvoir juger par toi-même, nous partons mercredi matin!

— C'est vrai maman, c'est bien vrai? Je vais voir Saint-Malo et grand-mère Gaëlle et grand-mère Léopoldine?

— Calme-toi, oui c'est bien vrai, mais tu ne pourras pas voir grand-mère Léopoldine. Tu sais, je t'ai toujours dit qu'elle était bonne et gentille, alors, à cause de toutes ces qualités, le bon Dieu avait besoin d'elle et il est venu la chercher!

— Il aurait pu attendre que je la voie.

— Ne t'inquiète pas, elle, elle te voit de là où elle est et je suis sûr qu'elle t'aime beaucoup.

Lucas entraîna sa mère pour une ronde effrénée autour de la table:

— Je vais aller à Saint-Malo, je vais aller à Saint-Malo.

— Et si pour commencer, tu allais prendre ta douche? Demain tu vas à l'école!

— Oui maman. Je peux dire à la maîtresse que je vais à Saint-Malo?

— Oui, tu peux le dire!

— Chouette, elle va dire que j'ai de la chance!

— Sûrement!

Loin de se calmer, Lucas enchaîne les questions.

— Dis-moi encore, c'est comment Saint-Malo?

Inlassablement, Soizic raconte: la plage, la pêche à pied, les remparts, les cousins avec lesquels il jouera. Elle est enchantée du bonheur de son fils.

Mme Gervais se montre heureuse des nouvelles rapportées par Soizic mais inquiète aussi. Elle a bien compris que sa protégée, réconciliée avec les siens, ne resterait plus très longtemps à Paris et cela l'attriste.

— Vous savez, ma petite fille, je me suis beaucoup attachée à vous et à Lucas, mais vous devez penser à votre

avenir. Si celui-ci est à Saint-Malo, vous ne devez pas hésiter. Je ne suis plus très loin de la retraite, et je compte bien aller vous voir.

— Ce n'est pas si facile, madame, ici j'ai un travail, un logement, là-bas je n'ai rien et il est hors de question que je sois à la charge de ma mère. Alors ne vous inquiétez pas, je ne suis pas encore partie!

— Pour vous, j'espère que ça se fera.

Lucas ne tient plus en place, partagé entre son désir de connaître enfin grand-mère Gaëlle, les cousins et celui de découvrir Saint-Malo dont sa mère lui a si souvent parlé, qu'il s'est imaginé un pays magique. Il est si pressé qu'il aimerait voir sa mère préparer les bagages, longtemps à l'avance. Soizic a beau lui prêcher la patience, les jours ne passent pas assez vite à son gré.

Le mardi soir, la jeune femme peut enfin lui dire :

— Plus qu'un dodo et on part.

— C'est vrai maman, on va enfin prendre le train ?

— Oui, mais tu sais le voyage sera long, il faudra que tu sois bien sage.

— Je te le promets

Il aurait tout promis tant son excitation était grande.

Installé dans le compartiment face à sa mère, l'enfant regarde le paysage qui défile :

— Tu me diras maman, quand on verra la mer, je ne sais pas à quoi ça ressemble.

— Oh mais tu sais, tu ne la verras que lorsque nous serons arrivés, pas avant.

Lorsque le train s'arrête à Rennes, Lucas se croit arrivé.

— Ça y est, on est à Saint-Malo ?

— Non pas encore, nous devons prendre un autre train, mais rassure-toi, ce n'est plus très loin.

Un peu plus d'une heure plus tard, ils arrivent à destination. Gaëlle, impatientement, arpentait le quai.

— Vous voilà mes chéris, je suis si heureuse.

Elle soulève de terre, un Lucas soudain intimidé, le serre sur son cœur et instantanément l'enfant aime les joues roses et fraîches de sa grand-mère. Il rend baiser pour baiser.

— Mon Dieu que tu es beau !

Redéposé à terre, le petit garçon, tout étourdi devant tant d'émotions, glisse sa main dans celle de Gaëlle, confiant et ravi.

Soizic, un peu en retrait, observe la scène. Elle avait tellement rêvé de cet instant ! Son bonheur ne pourrait être plus grand, son vœu s'est réalisé : sa mère et son fils se sont adoptés spontanément.

— Dépêchons-nous mes enfants, il fait très froid, la voiture est tout près.

Lucas n'en revient pas : sa grand-mère possède une voiture, quelle chance ! Quand il s'installe à l'arrière de la 404 familiale son sourire en dit long.

Le véhicule emprunte la chaussée du Sillon :

— Regarde Lucas, la mer !

L'enfant contemple l'immensité bleue qui s'étend à perte de vue devant ses yeux ébahis. Bien trop ému pour pouvoir dire autre chose que :

- C'est beau!
- Les deux femmes éclatent de rire.
- C'est vrai, ça te plaît?
- Oh oui alors, c'est bien plus beau que Paris!

Soizic, aujourd'hui forte de son expérience, peut en témoigner.

— Tu as raison mon chéri, et surtout, n'en doute jamais.

Gaëlle déplace sa main droite du volant et serre très fort celle de sa fille.

Les nuages du passé s'éloignent.

Lucas s'émerveille de tout, l'appartement de sa grand-mère lui paraît immense. Planté devant le grand buffet, il observe les visages qui sourient dans des cadres.

— C'est qui ce monsieur, grand-mère?

Gaëlle sursaute, c'est la première fois qu'elle s'entend nommée ainsi. Tout doucement, elle répond :

— C'est ton grand-père, mon chéri, il s'appelait Victor. Tu ne peux pas le voir, mais lui, il te voit et je suis sûre qu'il est très fier de toi.

Lucas, songeur, pense : « C'est bizarre tout de même ces gens qui nous voient et qu'on ne voit pas, ce doit être de sacrés magiciens ».

— Dis-moi Lucas, tu veux voir ta chambre?

— Il y a une chambre pour moi tout seul?

— Bien sûr, viens voir si elle te plaît.

En une semaine, Gaëlle a transformé la chambre d'amis en une ravissante chambre d'enfant, avec de nombreux jouets.

— C'est à moi tout ça?

— Oui, tout est à toi.

L'enfant se jette dans les bras de sa grand-mère :

— Merci grand-mère, merci!

Soizic entoure sa mère de ses bras.

— Tu as fait des folies maman, il ne fallait pas.

— Je te rassure, je n'ai pas tout acheté, ton cousin Jean s'est transformé en père Noël, il m'a apporté des jouets qui ne servaient plus à ses enfants. L'important c'est que mon petit-fils soit content.

— Viens Soizic, laissons-le s'habituer à son nouvel espace. Veux-tu que je t'aide à défaire tes bagages? À moins que tu ne préfères prendre une douche pour te délasser après le voyage?

— Oui, je veux bien. Après je t'aiderai à la cuisine.

— Pour nous, j'ai pris des maquereaux pêchés de ce matin, on ne peut pas faire plus frais. Je les ai achetés au petit pêcheur qui vend sa récolte du jour au milieu du pilori. Pour Lucas, ce sera une sole. Monsieur Le Moal m'a assuré de sa fraîcheur. Quand tu étais enfant, tu adorais ça.

Lucas assure n'avoir jamais rien mangé d'aussi bon. Dans son pyjama à carreaux bleus, il déguste les pommes de terre passées au beurre, non sans poser mille questions à celle qui est devenue : grand-mère Gaëlle.

— On pourra aller à la plage? Et à la pêche aux crabes?

— Tu sais mon bonhomme, nous sommes en hiver, ce n'est pas la meilleure saison pour aller à la plage. Nous irons voir la mer et quand tu reviendras aux beaux jours, nous ferons de grands châteaux de sable.

Le repas à peine fini, Lucas demande à aller au lit, terrassé par le voyage et un trop-plein d'émotions. Quand

Gaëlle vient lui souhaiter la bonne nuit, l'enfant met ses bras autour de son cou et lui murmure à l'oreille :

- Je suis trop content d'être là, je t'aime grand-mère.
- Moi aussi je t'aime mon poussin, dors bien !

Les deux femmes, attablées autour d'une tisane de tilleuls, abordent le programme du lendemain.

— Nous avons rendez-vous chez le notaire à 11 h 00. Cousine Marie s'est proposée pour venir garder Lucas. Elle n'a jamais eu d'enfant, mais elle les adore. Lucas est un vrai charmeur, il va la séduire. Quel enfant adorable !

— J'ai beaucoup de chance, il est très raisonnable pour son âge.

— Quel dommage que Léopoldine ne l'ait pas connu, elle en aurait été folle.

— Maman, s'il te plaît, on ne peut pas revenir en arrière.

— Tu as raison, excuse-moi.

Malgré sa fatigue, Soizic eut bien du mal à s'endormir. Le bonheur exprimé par son fils la trouble, il a certainement ressenti un manque affectif au cours de ses cinq premières années. Insidieusement, la culpabilité revenait. Si seulement on pouvait rattraper ses erreurs.

Lucas se leva le premier, un peu perdu dans l'appartement qu'il ne connaissait pas encore parfaitement. Il trouve pourtant facilement la chambre de sa mère. Sans l'éveiller, il se faufile dans le lit maternel et se blottit tout contre Soizic. La jeune femme prend l'enfant dans ses bras et lui dit :

- Tu es déjà réveillé mon cœur ?
- Oui, mais je n'ai pas fait de bruit pour ne pas réveiller grand-mère !

— C'est bien, mais elle ne va pas tarder à se lever. Effectivement, le bruit singulier de tasses qui s'entrechoquent annonce une présence dans la cuisine. Lucas se précipite :

- Bonjour grand-mère, veux-tu que je t'aide ?
- Viens d'abord m'embrasser. Dis-moi, connais-tu les craquelins ?
- Non, c'est quoi ?
- Dubitatif, il regarde les drôles de biscuits tarabiscotés dans la corbeille à pain.
- Avec de la confiture, c'est délicieux. Veux-tu goûter ?
- Je veux bien !
- Avec un chocolat chaud ?
- Ah oui, ça je connais !
- Assieds-toi, je vais te servir !

Le craquelin recouvert de confiture de fraises, fabrication de Gaëlle, croquait sous la dent et Lucas s'en délecta.

— C'est bon grand-mère, « les claquins ».

Cousine Marie, parfaitement ponctuelle, fit son entrée. Toute timidité évanouie, le petit garçon se présente :

- Bonjour, je m'appelle Lucas, et toi t'es qui ?
- Je suis la cousine de ta grand-mère et je m'appelle Marie !
- Tu vois le monsieur sur la photo, là, sur le buffet, c'est mon grand-père. Ne parle pas trop fort, il nous écoute peut-être, je ne peux pas le voir, mais lui, il me voit, c'est grand-mère qui me l'a dit.

Cousine Marie éclate de rire.

— Eh bien toi, tu n'as pas la langue dans ta poche!

Gaëlle, très fière, remarque:

— N'est-il pas magnifique, mon petit-fils?

— Pour sûr, c'est un bel enfant, on ne doit pas s'ennuyer avec lui!

— Si tu savais comme je suis heureuse, tu verras il est très sage.

Marie, déjà conquise, montre à Lucas le livre qu'elle lui a apporté.

— Tu voudras que je te raconte des histoires?

— Oui, j'adore ça.

Soizic et sa mère partent pour leur rendez-vous chez le notaire, l'esprit tranquille, le petit est entre de bonnes mains.

Devant l'étude notariale, les autres membres de la famille attendent. Soizic remercie son cousin Jean pour les jouets.

— Je t'en prie, mes enfants sont passés à autre chose.

L'oncle Paul s'approche:

— La petite Soizic, comme tu as changé, tu ressembles beaucoup à ta grand-mère!

— C'est un compliment mon oncle, j'aimerais bien avoir aussi ses qualités!

— Ça, c'est plus difficile. Une Léopoldine, je crains qu'il n'y en n'ait qu'une seule!

Le notaire, grave et strict, comme le veut cette corporation, les accueille:

— Prenez place. Comme vous le savez, j'avais la confiance de votre parente et je vais vous lire ses dernières volontés.

Il énonce une liste de biens que Léopoldine a légué à parts égales entre ses enfants et petits-enfants. Gaëlle conserve l'usufruit du magasin: son outil de travail.

Rien de bien surprenant à tout cela, la défunte, comme toujours, agissait avec équité. Pourtant, juste avant que chaque héritier n'appose sa signature au bas du document, le notaire s'adresse à Soizic:

— Je vous remercie de m'attendre un instant, votre grand-mère m'avait remis quelque chose d'un peu spécial pour vous.

Il sort et chacun se regarde d'un air interrogatif.

— De quoi peut-il bien s'agir, tu étais au courant Gaëlle?

— Absolument pas, nous allons bien voir.

Le notaire revient, portant à la main un panier vieilli par les ans, de fabrication artisanale maladroite, d'où émerge une enveloppe sur laquelle Léopoldine a simplement écrit: Soizic.

Amélie se retint au bureau.

— Le premier panier de maman, mon Dieu, elle l'avait conservé toutes ces années.

Émilien prend sa femme éplorée dans les bras. Paul, furtivement, essuie une larme. Pour tous, les souvenirs affluent: la misère, la cité d'urgence d'où, avec son seul courage, Léopoldine avait su les tirer.

Soizic se sentit toute petite et fragile. Elle en aurait des marches à gravir avant d'être à la hauteur de sa grand-mère. Elle en prenait brutalement conscience.

La jeune femme serra l'enveloppe dans ses mains. Elle se savait observée par tous, curieux de savoir ce que pouvait contenir ce message posthume.

Son cousin Jean vola à son secours.

— Soizic, je pense que tu préférerais être seule pour lire cette lettre, nous le comprenons.

Gaëlle proposa une tasse de thé chez elle et tout le monde acquiesça.

Cousine Marie, à quatre pattes sur le tapis, joue aux petites voitures en faisant de grands vroum vroum, pour la plus grande joie de Lucas.

— Maman, grand-mère.

Puis, il s'aperçoit que les deux femmes sont suivies par des visages inconnus et il se réfugie dans les jupes de Gaëlle.

— N'aie pas peur mon Lucas, je vais te présenter, voilà toute ta famille.

— Bonjour grand garçon, je suis ta tante Amélie, voilà ton oncle Émilien, ton oncle Paul, ton cousin Jean et sa femme. Nous sommes très contents de faire ta connaissance.

Lucas semble avoir perdu sa langue, lui si bavard habituellement. Il ne trouve rien à dire. Il y a peu, son cercle familial se résumait à sa mère, et voilà qu'il se découvrait toute une famille qui l'accueillait comme un des leurs.

Sécurisé par les bras de sa grand-mère, la tête dans son cou, l'enfant se décide à regarder les nouveaux arrivants. Il leur trouve plutôt une bonne tête et tend les bras vers la tante Amélie qui n'attendait que ça.

— Que tu es beau mon petit chéri!

— Dis, tu le connais, toi, le monsieur sur la photo?

— Oui Lucas, c'était mon frère Victor. Je l'aimais beaucoup.

Lucas comprit ce qu'était une famille, des fils invisibles reliaient toutes ces personnes les unes aux autres et cette chaîne les soudait dans une tendresse infinie.

Autour d'une bonne tasse de thé et de quelques galettes bretonnes, les conversations allaient bon train. S'il est des héritages qui donnent lieu à de véritables règlements de comptes, ce n'était pas le cas ici. Léopoldine avait bien fait les choses.

Chacun aurait donné cher pour connaître le contenu du message laissé à Soizic, mais personne n'en parla. La jeune femme brûlait aussi de savoir mais attendait patiemment de se retrouver seule.

Un peu plus tard dans la soirée elle put enfin décacheter l'enveloppe:

« Soizic, ma très chère enfant,

Quand tu liras ces mots, je ne serai plus là.

Ne sois pas triste, j'ai eu une vie riche et bien remplie.

Je n'ai pas de regret.

Tu seras sans doute étonnée de recevoir ce panier, mais ce n'est pas n'importe quel panier...

Celui-là a une histoire, il est habité par un bon génie!

Ici-bas, nous avons tous et toutes un panier qui nous attend quelque part, tu devras chercher le tien...

Tu le trouveras certainement sous une autre forme, la vannerie n'est pas ton truc, je le sais.

Mais peu importe la forme qu'il prendra, ce qui est important c'est ce que toi tu en feras.

Sur ton chemin, il y aura sans doute des embûches et tu devras lutter pour les surmonter.

J'ai confiance en toi, je sais que tu y parviendras.

De là où je serai, j'essaierai de t'aider autant que faire se peut.

Lorsque tu reviendras vivre à Saint-Malo, parce que tu reviendras, ça aussi je le sais, ta mère te remettra une petite somme d'argent. Elle est au courant !

Voilà ma très chère enfant, je te souhaite le meilleur sur cette terre.

Je t'embrasse avec tout mon amour.

Ta grand-mère Léopoldine »

Soizic caresse longuement le panier d'osier, s'attendant presque à voir surgir un bon génie prêt à exaucer ses vœux les plus chers. Elle ne peut s'empêcher de s'adresser à l'absente :

— Oh grand-mère Léopoldine, merci du fond du cœur. J'espère être à la hauteur de tes espérances, qui sait ? Avec ton aide, j'y parviendrai peut-être. Je conserverai ton panier précieusement comme le symbole de ta combativité et je vais essayer de m'en montrer digne. Surtout pardonne-moi de t'avoir blessée en fuyant comme je l'ai fait.

Malgré son émotion, Soizic ne pleure pas, le temps des larmes est passé, venait celui de l'action.

Au matin, Gaëlle ne se permit pas la moindre question. Bien sûr, sa curiosité était grande mais elle devait bien à Léopoldine de respecter un secret entre elle et sa petite-fille.

Lucas, lui, gardait en mémoire une phrase entendue la veille.

— Grand-mère, le cousin Jean a bien dit qu'il allait nous inviter ?

— Oui, dimanche midi, tu es content ?

— Oh oui, c'est chouette !

— Ainsi tu feras la connaissance de ses enfants qui sont aussi ton cousin et ta cousine.

— Vivement dimanche !

— Aujourd'hui, je vais te faire visiter notre belle ville de Saint-Malo et je te raconterai l'histoire de Surcouf.

— C'est qui Surcouf ?

— C'était un corsaire malouin qui vivait il y a très longtemps.

— Un corsaire ?

— Je t'emmènerai au musée Quic en Groigne cet après-midi, tu comprendras mieux. Tu verras, c'est une grande fierté d'être malouin.

— Alors je veux bien être malouin.

— Tu l'es déjà mon poussin !

Soizic souriait. Son fils, initié et intronisé en tant que malouin, gravissait les marches de leur futur. L'après-midi, Lucas s'émerveilla de tout. Les remparts, majestueux, l'impressionnaient beaucoup.

— En fait Saint-Malo, c'est comme un grand château !

— C'est presque ça, tu as raison.

Au musée Quic en Groigne, il salua les statues de cire : il trouva la duchesse Anne très belle mais Surcouf lui fit peur.

— Mais c'est un pirate !

— Non, un corsaire, ce n'est pas la même chose, un pirate c'est un brigand. Surcouf, lui, traversait les mers pour rapporter des trésors pour le roi.

Lucas fit semblant de comprendre mais tout cela le dépassait un peu.

accompagnent au fil de l'eau, étrange ballet parfois bruyant, essayant de chaparder sur le pont quelques miettes oubliées. Quinze minutes plus tard, le bateau accoste à Dinard.

— Nous allons faire une promenade, prendre une boisson chaude et, ensuite, nous reprendrons la vedette pour rentrer. Tu es d'accord Lucas ?

— OK, maintenant je n'ai plus peur !

— C'est bien, mon petit-fils est un vrai moussaillon.

Le grand air colorait déjà les joues du petit garçon si pâle d'ordinaire. Le soir, épuisé mais ravi, Lucas ne demanda pas son reste pour aller au lit. Lorsqu'il souhaita la bonne nuit à sa grand-mère, il lui glissa l'oreille :

— Quand je serai grand, j'aurais un bateau et je t'emmènerai !

— J'en ai de la chance, dors bien mon trésor.

Le dimanche, au déjeuner chez le cousin Jean, Lucas se montre intarissable sur toutes les expériences vécues depuis son arrivée à Saint-Malo.

À Pierre, son cousin plus âgé de quelques années, il demande :

— Tu connais Surcouf ?

— Évidemment ! répondit Pierre d'un air condescendant, d'où sortait-il celui-là, il découvrait le corsaire malouin.

— Il a rapporté des trésors de ses voyages !

— Je sais !

Lucas n'est en rien vexé par l'attitude hautaine de son cousin. Pas sûr qu'il ne l'ait remarquée, tout à son rêve éveillé.

— Je suis même monté sur un bateau.

Pierre, au contact quotidien de la mer, pensa que ce cousin débarquait sans doute d'une autre planète.

Jean et Catherine, sa femme, demandèrent à Soizic quels étaient ses projets :

— Je compte revenir vivre à Saint-Malo d'ici à quelques mois si tout va bien. Je chercherai un local avec un bail locatif pour créer un atelier de couture.

— C'est une idée magnifique, il n'y a que très peu de couturières par ici, tu devrais pouvoir te faire rapidement une clientèle.

— Quand tu seras prête, fais-le moi savoir. Mon meilleur ami est agent immobilier, il te trouvera quelque chose de bien placé.

— Merci Jean.

Gaëlle se réjouit de voir sa fille faire des projets en accord avec ses vœux à elle. Le repas se déroule dans la bonne humeur, les souvenirs d'enfance de Jean et Soizic animent les conversations.

— Te souviens-tu Soizic quand tu prenais un malin plaisir à détruire les tours de France que j'édifiais sur la plage et où je jouais avec mes billes et mes petits coureurs cyclistes ?

— Moi, j'ai fait ça ?

— Oui, tu étais une vraie chipie !

— Non, je voulais seulement que tu joues avec moi !

— Et moi, je ne voulais pas jouer à la princesse et au prince charmant !

— C'était il y a bien longtemps, je ne crois plus au prince charmant depuis belle lurette.

Le nuage qui traverse les yeux de la jeune femme n'échappe pas aux autres. Confrontée à la souffrance, elle a grandi.

Finalement, Lucas et Pierre sont devenus bons copains. Ils se concentrent sur un puzzle dont l'image représente un phare. Lucie, la benjamine de Jean, tourne les pages d'un livre pour enfants. Un dimanche en famille, somme toute assez banal... Mais de nature à réjouir les cœurs.

Toutes les meilleures choses ont une fin. Le séjour malouin touche à sa fin, au grand dam de Lucas qui fait grise mine à l'idée de retourner à Paris.

— Ne t'inquiète pas Lucas, tu reviendras aux beaux jours.

— Je sais grand-mère, mais c'est encore loin les beaux jours.

— Pas tant que ça, tu verras que ça passera vite.

— J'espère!

— Si tu veux, je t'enverrai de temps en temps une jolie carte postale de Saint-Malo.

— Oh oui, je les montrerai à ma maîtresse.

Soizic ne disait rien, mais, à elle aussi, ces quelques jours avaient fait le plus grand bien. À présent, elle savait où étaient ses racines et ne souhaitait plus qu'une chose, les retrouver définitivement.

Sur le quai de la gare, Lucas pleurait à chaudes larmes, contaminant Gaëlle qui, discrètement, tamponnait ses yeux.

— Sèche tes larmes mon fils sinon grand-mère va pleurer aussi!

— Pourquoi tu ne viens pas à Paris avec nous?

— Je ne peux pas mon chéri, je dois travailler, mais nous te l'avons promis, bientôt nous ne nous quitterons plus. Tu viendras avec ta maman habiter à Saint-Malo.

— J'espère que c'est bientôt.

— Je l'espère aussi.

Lorsque le train ne fut plus qu'un point à l'horizon, Gaëlle, d'un pas lourd, prit le chemin du retour, désespérément seule.

Dans le compartiment, Lucas, boudeur, gardait son livre d'images obstinément fermé. Le front appuyé contre la vitre infiniment triste, l'enfant faisait peine à voir. Soizic, après plusieurs essais infructueux pour le dérider, renonça. Impuissante à soulager le gros chagrin de son fils.

Bien après le changement à Rennes, il sortit toutefois de son mutisme:

— Tu crois vraiment qu'on retournera à Saint-Malo pour toujours?

— Bien sûr, ne te l'ai-je pas promis? Je tiens toujours mes promesses, mais tu sais, on ne décide pas d'un déménagement sur un claquement de doigts. Ce changement de vie, il faut le préparer et ça prendra un peu de temps.

Mme Gervais est venue les attendre à la gare Montparnasse.

— Tu m'as manqué mon petit Lucas, alors c'était bien Saint-Malo?

— Encore plus que ça!

— Tu dois avoir beaucoup de choses à me raconter?

— Oh oui alors!

— Et vous, ma petite Soizic, vous avez l'air reposé, ces quelques jours vous ont été bénéfiques.

— Oui, certainement. Je suis heureuse d'avoir renoué avec toute ma famille.

Lucas intervint joyeusement :

— Et tu sais quoi ? On va aller habiter à Saint-Malo !

Soizic, très mal à l'aise, s'empresse de préciser :

— Pas tout de suite, je vous rassure.

— Vous savez ce que j'en pense, Soizic, mais nous en discuterons plus tard. Je vous ai fait quelques courses et si vous en êtes d'accord, nous dînerons tous les trois chez vous.

— Avec plaisir.

Le soir même, une fois Lucas couché, Mme Gervais aborde le sujet délicat :

— Alors ma petite fille, si nous parlions un peu de vos projets ?

— Mme Gervais, je sais ce que je vous dois, il est hors de question que je vous abandonne.

— Votre reconnaissance me va droit au cœur, mais il est temps que vous pensiez un peu à vous. Je vous l'ai déjà dit, je prends de l'âge et j'envisage sérieusement de prendre ma retraite. Vous pouvez partir quand vous voulez. Petit à petit, je prendrais moins de commandes et Blanche me secondera si vous n'êtes plus là. D'ici à deux ans, je m'arrêterai complètement, donc prenez votre décision sans tenir compte de moi.

— Pour être tout à fait franche, je crois que j'ai très peur de partir. Peur de ne pas être à la hauteur...

— Je pense que les difficultés auxquelles vous vous êtes heurtée vous ont fait perdre votre confiance en vous, mais je suis certaine que vous allez la retrouver. Vous avez beaucoup appris chez moi, aujourd'hui, vous êtes parfaitement capable d'avoir votre propre atelier.

— C'est bien ce qui m'angoisse. Et si ça ne marchait pas ?

— Et si vous faisiez un peu confiance à la vie ! Je voulais aussi vous dire que tout ce qu'il y a dans cet appartement

vous appartient en propre, vous pouvez tout emmener. Je n'ai pas l'intention de relouer derrière vous, prenez votre temps. Ne pouvez-vous pas, dans un premier temps, vous installer chez votre maman ? Vous viendrez chercher vos affaires plus tard. Je ne veux que votre bonheur.

— Vous comprenez pourquoi j'ai tant de mal à vous quitter ?

— Je n'ai pas eu d'enfant, alors vous êtes un peu la fille qui m'a tant manqué. Mais vous savez, je compte bien vous rendre visite à Saint-Malo.

— Je l'espère bien, je vous remercie pour tout.

— Le meilleur remerciement pour moi sera de vous savoir heureux Lucas et vous.

— Mon cousin Jean a un ami agent immobilier, il m'a dit de l'appeler quand je serai prête pour qu'il me trouve un local.

— Vous l'appellerez dès demain, il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

— D'accord, je vais suivre votre conseil.

— N'oubliez pas, ma petite, vous avez un vrai talent de créatrice. Je crois en vous, et pour le prouver, je vais investir dans votre affaire : je vous offre votre machine à coudre et votre mannequin.

— Je ne peux pas accepter.

— Mais si, mais si, ce sera une avance sur la location d'un bout de canapé que j'occuperai quand je viendrai vous voir.

— J'espère avoir plus à vous offrir qu'un bout de canapé !

Au matin, Lucas, devant son bol de cacao, trouve sa mère étrangement gaie.

— Tout va bien maman ?

— Mieux que tu ne le crois mon chéri, nous allons sans doute rentrer à Saint-Malo plus vite que prévu. Mme Gervais est d'accord!

— C'est vrai, c'est bien vrai maman?

— Tout à fait

— Quand?

— Bientôt. Maintenant, dépêche-toi sinon tu seras en retard à l'école.

Jean fut à peine surpris de l'appel de sa cousine:

— C'est génial, je demande à mon ami de se mettre en chasse tout de suite. Je te rappelle très vite, c'est ta mère qui va être contente!

— Tu dis bien à ton ami que mes moyens sont limités, qu'il me trouve quelque chose d'abordable mais pas trop mal situé non plus.

— Fais-moi confiance, à très vite.

Moins d'une semaine plus tard, Jean se manifeste:

— Bonjour jolie cousine, j'ai une bonne nouvelle, on a déniché un petit local fait pour toi.

— Où se trouve-t-il?

— Rue Jacques Cartier, l'immeuble forme un angle au rez-de-chaussée, il y a un *pas-de-porte* avec une vitrine. À l'arrière, tu as une autre *pièce* équipée d'arrivée d'eau. Exactement ce qu'il te convient pour ton atelier. Le loyer est très abordable et tu n'as que deux mois de caution. Si ça t'arrange, je peux prendre une option dessus, en ton nom.

— Je te donne carte blanche, Jean, tu me dis rapidement quand je dois être là pour la signature.

— Pas de problème, je te tiens au courant, à plus tard.

Une page se tourne

Le téléphone raccroché, Soizic se précipite auprès de sa patronne.
— Mme Gervais, mon cousin m'a trouvé quelque chose!

— C'est magnifique, il faudrait que vous alliez le visiter!

— Il va me rappeler.

— Je suis contente pour vous, nous sommes jeudi, rien ne vous empêche de partir demain pour le week-end?

— Je préfère attendre de connaître la date de la signature, inutile d'engager des frais supplémentaires.

— Comme vous voudrez!

— Me permettez-vous d'utiliser le téléphone pour appeler ma mère?

— Bien entendu!

— Allô, maman?

— Bonjour ma chérie, ton cousin est passé. Je n'ai pas pu résister à la tentation, je suis allé voir ton atelier, c'est celui qu'on avait vu en passant, tu te souviens? Il se trouve

à deux minutes du « grand Bé ». C'est exactement ce qu'il te faut, je suis si heureuse.

— C'est Lucas qui va être content !

— J'ai tellement hâte que vous soyez là !

— Maman, tu es toujours d'accord pour nous accueillir, en attendant que je prenne un appartement ?

— Évidemment, le temps qu'il te faudra pour mettre un peu d'argent de côté. Vous arrivez quand ?

— Je ne sais pas maman, j'attends un coup de fil de Jean.

— Mais tu peux venir quand tu veux, puisque ta patronne est d'accord, ainsi tu seras sur place.

— Je vais réfléchir !

Après tout, pourquoi pas, rien ne la retient à Paris. Elle verrait bien après l'appel de Jean.

Le lundi, c'était chose faite.

— Tu as rendez-vous jeudi à 14h00 chez le notaire. C'est bon pour toi ?

— Je vais m'organiser.

— Écoute, je pense que tu vas devoir ramener pas mal de choses, alors, si tu veux, je viens vous chercher en voiture, mercredi.

— Avec joie, merci !

Mme Gervais cachait sa tristesse, heureuse malgré tout du bonheur de Soizic.

— Vous avez sans doute remarqué que je travaille sur une jolie robe bleu roi ? Vous voulez bien m'aider à la finir avant votre départ ?

— Avec plaisir !

Le mardi soir, les affaires étaient prêtes, les valises chargées pour une longue période. Deux ou trois cartons renfermant des souvenirs de leur vie parisienne. Le mercredi, à midi sonnant, Jean était là.

Lucas piaffait d'impatience, il avait tellement attendu ce grand jour. Mme Gervais, venue leur dire au revoir, tenait dans ses bras une housse à vêtements.

— Tenez mon enfant, un petit cadeau de départ, la fameuse robe bleu roi, elle est pour vous. Vous la mettrez dans la vitrine de votre atelier, ainsi vos futures clientes sauront de quoi vous êtes capable.

— Vous m'avez déjà tellement gâtée !

La veille au soir, la brave femme lui avait remis une enveloppe avec l'équivalent de quatre mois de salaire. Une prime exceptionnelle a-t-elle dit.

Pour la première fois, Soizic embrassa sa patronne.

— Partez vite, je me suis promis de ne pas pleurer. Dès que vous aurez la date d'ouverture de votre atelier, prévenez-moi, je vous ferai livrer machines et mannequin. Toi, mon petit Lucas, n'oublie pas ta promesse, tu me feras découvrir Saint-Malo.

— Promis !

La voiture s'éloigna. Soizic tournait la page de sa vie parisienne. En passant devant l'hôtel Bristol, elle jeta un rapide coup d'œil aux volets fermés de la chambre du premier étage. Brièvement, elle se remémora son arrivée, six années auparavant au bras de Marco, convaincue de détenir la clé du bonheur. Amoureuse et naïve, elle n'avait pas vu venir le piège qui allait se refermer sur elle.

Aujourd'hui, elle s'en allait confiante vers un avenir qu'elle pressentait meilleur.

Jean a deviné les états d'âme de sa cousine et s'empresse de faire diversion :

— Dis-moi mon neveu, tu es content de rentrer à Saint-Malo ?

— Oh oui alors !

— Ta grand-mère t'attend comme le messie !

— Moi aussi j'ai hâte de la voir.

— Sois patient, le voyage sera long.

Gaëlle ne cache pas sa joie en les voyant arriver :

— Enfin ! Entrez vite mes chéris. Soizic, j'ai vidé les armoires des chambres, tu pourras ranger tes affaires et celles de Lucas.

— Grand-mère Gaëlle, je peux aller jouer dans ma chambre ?

— Tu es ici chez toi, fais comme tu veux.

Le jeudi, Soizic se rend à l'étude notariale pour la signature de son bail.

— Vous souhaitez, je crois, créer un atelier de couture ?

— Exactement !

— Vous n'aurez pas beaucoup de concurrence et les élégantes Malouines vont se précipiter chez vous. Surtout quand elles sauront que vous venez de Paris.

— Que le ciel vous entende !

— Faites-vous confiance.

Sa signature apposée au bas de l'engagement, Soizic, très émue, prend possession de ses clés.

— Vous comptez ouvrir rapidement ?

— Au plus tôt, le temps nécessaire pour faire quelques aménagements.

Le magasin s'avère en tous points conforme à la description de Jean. Une première pièce spacieuse et claire

agrémentée d'une vitrine. Au sol, un plancher de bois verni rend l'endroit chaleureux. Au fond, une porte permet d'accéder à une deuxième pièce, plus petite de taille mais fonctionnelle avec évier et cabinet de toilette attenant.

— Ici, je vais pouvoir stocker les tissus et mon matériel. Dans le magasin proprement dit, je vais faire une séparation avec un rideau pour aménager un salon d'essayage.

Gaëlle est emballée par le projet de sa fille.

— Tu as raison, j'ai confiance en toi, j'imagine déjà que tu vas faire de ce lieu un véritable écrin.

— Dans l'immédiat j'ai du travail pour tout agencer. Je vais commencer par un bon coup de peinture pour rafraîchir les murs.

— Je suis libre, allons chercher le matériel tout de suite. À quelle couleur tu penses ?

— J'aimerais un parme très pâle, avec deux tables de bois foncé, qu'en dis-tu ?

— Ça sera du plus bel effet ! Je vais te prêter l'escabeau du grand Bé.

Aussitôt dit aussitôt fait, mère et fille, suivies de près par Lucas, s'empressent d'aller faire leurs emplettes.

Deux grandes tables de chêne foncé seront livrées le lundi, ainsi qu'une psyché cernée de dorure. Soizic a trois jours pour faire ses peintures, acheter ses premières fournitures, mais rien ne semble pouvoir entamer son bel optimisme.

— Il ne me reste plus qu'à inscrire Lucas à l'école et à me mettre au travail.

— Tu sais que tu as une école maternelle et primaire à deux pas du magasin ?

— Tant mieux, cela me simplifiera la vie.

— Et ce très bel atelier, il va falloir lui trouver un nom ?
Y as-tu déjà songé ?

— Oui, je n'ai pas eu à chercher beaucoup, ce sera :
« L'atelier de Léopoldine ». Je lui dois bien ça !

— C'est une excellente idée, je crois qu'elle en aurait été
beaucoup touchée.

— Je dois appeler Mme Gervais, elle tient beaucoup à
m'offrir ma première machine à coudre et mon manne-
quin de bois.

— Quelle brave femme, tu as eu de la chance de croiser
son chemin.

— Plus que tu ne pourrais imaginer, tu la rencontreras
bientôt, elle a promis de nous rendre visite.

Mme Gervais se montre enthousiaste au téléphone.

— Bravo ma petite Soizic, j'appelle tout de suite mon
fournisseur et je lui demande de vous livrer au plus tôt. Je
vous tiens au courant.

Le mercredi matin, la jeune femme réceptionne son
matériel. Ce n'est pas une mais deux machines que le
livreur déballe, un mannequin de bois et une grande
quantité de fils aux couleurs variées. Soizic reconnaît bien
là, la générosité de sa bonne fée.

L'atelier est désormais fin prêt pour accueillir sa première
cliente. La propriétaire a su en faire un lieu chaleureux et
accueillant. Dans la vitrine, trône la jolie robe bleu roi et,
un peu au-dessus, sur une petite étagère recouverte de
dentelle : le panier de Léopoldine d'où s'échappent des
bobines de fils aux couleurs vives. Le tout éclairé de spots
lumineux. Les passants ne peuvent qu'être attirés par
l'élégante décoration.

L'enseigne est installée, un grand bandeau de bois
clair sur lequel se détache en lettres noires : « L'atelier de
Léopoldine, couture à façon ».

En attendant sa première cliente, Soizic dessine de
nouveaux modèles qu'elle réunit dans de grands classeurs
faciles à compulser.

Lucas s'est facilement adapté à sa nouvelle école et son
bonheur d'être à Saint-Malo n'a fait que croître.

Le vendredi suivant, le carillon de la porte d'entrée fait
sursauter Soizic.

— Bonjour madame, que puis-je faire pour vous ?

— Ma fille se marie au mois de juin, elle voudrait une
robe de mariée originale, un modèle unique en quelque
sorte. Pensez-vous être en mesure de la satisfaire ?

— Conseillez-lui de venir me voir, elle me parlera
de ses attentes et j'essaierai de créer le modèle qui lui
convient.

— Je souhaiterais également une tenue pour moi-même
mais je vous avouerai que je n'ai pas d'idée.

— Vous souhaitez une robe ? Un tailleur ?

— En juin, nous pouvons espérer du beau temps, peut-
être une robe. J'adore le bleu pastel !

— C'est une couleur qui doit vous sied et faire ressortir
vos yeux. Me permettez-vous de prendre vos mesures ?

— Faites, je vous en prie.

Soizic se saisit de son mètre ruban et en ceinture la taille
de la cliente. Elle en fait de même pour le buste, les épaules,
les hanches et la hauteur.

— J'ai une petite idée d'exemple à vous soumettre.

Le classeur de croquis grand ouvert, elle pointe du doigt une robe fluide avec une épaule dégagée, descendant jusqu'à la cheville.

— Vous avez lu dans mes pensées, c'est précisément ce que j'imaginai.

— Nous sommes d'accord?

— Tout à fait. Indiquez-moi la date du premier essayage.

— Vous ne souhaitez pas au préalable choisir votre tissu?

— Vous avez ma confiance.

— Mardi en fin de matinée, cela vous convient-il?

— Parfaitement, je viendrai avec ma fille, elle vous expliquera ce qu'elle souhaite. À mardi donc!

Soizic est aux anges, une première commande et quelle commande!

Une robe de mariée, un vrai défi pour son installation. Bien décidée à le relever, elle s'arme de son cahier de croquis et esquisse un modèle original, celui que dans le secret de son cœur, elle aurait aimé porter un jour.

Sous les doigts agiles naît une robe de princesse, près du corps, au bustier incrusté de perles. De longues manches se terminent en pointes sur le dessus de la main. Sur la page de gauche, elle dessine un long manteau de cours tout en dentelle rehaussé d'une capuche. L'ensemble, assurément, se distingue des modèles traditionnels avec voile et diadème.

— Vivement mardi que je vois la future mariée, en espérant qu'elle apprécie vraiment l'originalité.

Satisfaite d'elle-même, elle s'attaque ensuite au dessin du patron de la robe bleue. Le crayon glisse sur le papier de soie, Soizic s'applique. Pour son avenir, ses premières clientes doivent être comblées. Dans ce métier comme dans de nombreux autres, le bouche à oreille est encore la meilleure publicité.

Le soir, c'est avec une certaine fierté qu'elle annonce la nouvelle à sa mère.

— J'ai mes deux premières commandes et, tiens-toi bien, une robe de mariée.

— C'est merveilleux ma chérie. Je souhaite qu'elles soient suivies de beaucoup d'autres. J'ai une bonne bouteille au frais que je garde pour une occasion spéciale, alors c'est le soir!

— Tu as raison!

Le mardi matin la robe bleue bâtie, posée sur le mannequin, attend le jugement de sa destinataire. Mère et fille poussent la porte de l'atelier sous le coup de 11 h 00.

La mère de la future mariée tombe en arrêt devant le modèle exposé.

— Elle est magnifique, puis-je l'essayer?

— Je vous en prie, je vous l'apporte dans le salon d'essayage, derrière ce rideau. Appelez-moi lorsque vous l'aurez passée. Pendant ce temps-là, mademoiselle, voulez-vous qu'on discute de votre toilette?

— Avec plaisir, ma mère vous a certainement dit que j'étais difficile? En fait, je voudrais une toilette inédite, quelque chose de différent.

— Je comprends, me permettez-vous de vous montrer le croquis que j'ai imaginé avec les éléments que j'avais?

— Voyons ça!

Soizic ouvre le classeur à la page dite.

— Qu'en pensez-vous? Si ce modèle ne vous convient pas, dites-le moi. Sur vos indications, j'en élaborerai un autre.

La jeune fille observe le schéma sans dire un seul mot, Soizic commence à s'inquiéter.

— Cela ne vous convient pas?

— Bien au contraire, je me faisais simplement la réflexion que vous deviez être un peu magicienne. Je ne pouvais rêver mieux. Sans même me voir vous avez trouvé ce que je voulais. Bravo!

— Vous m'en voyez ravie! Je vais prendre vos mesures.

À ce moment-là, une voix se fait entendre derrière le rideau:

— Léopoldine, s'il vous plaît?

Sur le moment, Soizic ne réalise pas qu'on s'adresse à elle. Revenue de sa surprise, elle s'empresse de préciser:

— Excusez-moi madame, je ne m'appelle pas ainsi, moi c'est Soizic. Léopoldine était ma grand-mère et j'ai donné son prénom à mon atelier en souvenir d'elle.

— Mais attendez donc, vous êtes la petite-fille de Léopoldine qui tenait le magasin de vannerie un peu plus loin?

— Oui, parfaitement!

— Alors je vous ai vue quand vous étiez enfant, avec votre grand-mère. Mon mari était son médecin.

— Le monde est petit!

— Je suis très heureuse que vous vous soyez installée à Saint-Malo.

La future mariée intervient:

— Plus encore que tu ne crois maman, regarde le modèle que Soizic a imaginé pour moi.

— Oh, c'est ravissant et tellement inédit.

— Je suis comblée.

— Comptez sur nous pour vous faire de la publicité. Les élégantes de Saint-Malo sont souvent obligées d'aller à Rennes pour s'habiller par manque de choix ici. Vous n'aurez aucun mal à vous faire une clientèle, croyez-moi!

— Merci infiniment madame. Votre robe vous convient-elle?

— Regardez par vous-même, elle tombe à ravir dès le premier essayage.

Sur ces mots, elle tournoie devant le miroir se laissant admirer.

— Très bien, je vais donc la finir et commencer la toilette de la mariée.

— Quand je pense qu'elle a choisi le premier modèle présenté, je vous garantis que ce n'était pourtant pas gagné, cet événement m'a déjà fait passer des nuits blanches. Grâce à vous je vais retrouver le sommeil.

— Je ne suis pas si difficile que ça, je sais ce que je veux et surtout ce que je ne veux pas. C'est une qualité!

— Vous avez parfaitement raison!

La roue tourne et c'est tant mieux!

Les deux femmes ont tenu leur promesse, bientôt le carnet de commandes de Soizic ne désemplit pas. Lorsque la jeune femme fait la poussière dans sa vitrine, elle se surprend souvent à caresser le panier de Léopoldine tout en lui parlant :

— C'est sans doute vrai que tu es habité par un bon génie. Si mon atelier marche aussi bien, c'est en partie à toi que je le dois mais surtout à ma chère grand-mère Léopoldine qui doit me protéger de là-haut.

Lucas se réjouit de l'arrivée du printemps. Grâce à Gaëlle, il est à présent un petit Malouin aguerri, attendant impatiemment le dimanche, pour se rendre à la plage. Armé d'une épuisette, il traque crevettes et étrilles quand il ne patauge pas dans l'eau avec sa bouée canard. Pour le plus grand bonheur de ses mère et grand-mère qui se réjouissent de voir leur petit bonhomme aussi épanoui.

De temps à autre, Jean, Catherine et leurs enfants se joignent à eux. Pierre prend désormais son petit-cousin

sous son aile et lui montre les meilleurs endroits de pêche. La petite Lucie, tant qu'à elle, préfère ériger de grands châteaux de sable avec l'aide précieuse de l'oncle Émilien qui, pour le bonheur de sa petite fille, en oublie ses rhumatismes.

Au cours d'un de ces après-midi, Jean manifeste son inquiétude devant la solitude de Soizic.

— Pourquoi n'irions-nous pas samedi soir prochain danser au Cap?

— Au Cap?

— Tu as oublié le Cap? C'est le bateau discothèque à la porte de Dinan. Tu verras, le cadre est sympa et on s'y amuse toujours.

— Je ne sais pas, je n'ai pas trop envie de sortir.

Gaëlle intervient :

— C'est une super idée, je veux bien garder les enfants!

— Alors c'est réglé, ma chère cousine. Fais-toi belle, nous passerons te chercher vers 21 h 00, marché conclu?

— Je ne suis pas sûre de savoir encore danser.

— Taratata, pas d'échappatoire, la danse ça ne s'oublie pas!

— Bon, c'est d'accord.

Gaëlle sourit, il est temps que sa fille pense à elle et réapprenne à s'amuser, c'est bien de son âge!

Le samedi soir, la jeune femme a bien du mal à se décider sur la tenue idéale pour une telle sortie. Finalement, son choix s'arrête sur sa robe vert émeraude qu'elle ne porte que rarement, la trouvant trop habillée pour le quotidien.

La couleur assortie à ses yeux rehausse son teint de pêche. Ses cheveux noués en un simple catogan lui donnent un air très sage.

— Qu'en penses-tu, maman?

Avant que Gaëlle n'ait eu le temps de répondre, Lucas donne son avis :

— Maman, tu es trop jolie. Quand je serai grand, je me marierais avec toi!

— Dis donc toi, je croyais que c'était moi ta chérie!

— C'est bon, je me marierai avec vous deux!

— Nous voilà rassurées. Tu es ravissante ma chérie, tu vas faire tourner toutes les têtes.

— Dans ce cas je reste là, avec la chance que j'ai je suis bien capable de rencontrer un autre beau parleur!

— Tu ne dois pas réagir comme ça. Dieu merci, tous les hommes ne se ressemblent pas.

En arrivant, Jean s'extase lui aussi :

— J'ai une sacrée veine, je vais avoir à mon bras deux très jolies femmes.

Le décor du Cap correspond à la description qu'on lui en a faite. Soizic, enfin détendue, admire les poissons qui ornent le plafond. Le nez en l'air, elle ne voit pas le garçon qui lui barre la route et le bouscule, lui faisant lâcher le verre qu'il tient à la main.

— Oh pardon, je suis désolée, je ne vous avais pas vu!

— Je ne peux pas en dire autant, moi je vous ai vue tout de suite, jolie comme vous êtes!

Soizic, déjà sur la défensive, rétorque :

— Je vais remplacer votre verre.

— C'est tout? Ne pensez-vous pas que vous me devez aussi une danse?

Joignant le geste à la parole, il l'entraîne vers la piste en lui prenant la main.

Enlacée par les bras puissants, Soizic se laisse conduire au rythme de la musique. Les enceintes diffusent une chanson romantique susurrée par un crooner.

À son corps défendant, Soizic est bien obligée de reconnaître qu'elle aimerait que la musique ne s'arrête jamais. Elle retrouve le goût et l'innocence de sa jeunesse. Oubliés les trahisons, les mensonges et les erreurs, la vie reprend ses droits.

Perdue dans ses pensées, elle n'a pas remarqué que la musique s'est arrêtée.

— Merci charmante inconnue. Pouvons-nous prendre un verre?

— Volontiers, un jus de fruit pour moi.

— Ne bougez pas, je vais nous chercher ça!

Catherine s'approche de Soizic:

— Eh bien, dis-moi, tu n'as pas choisi le plus moche!

— Je crois que je n'ai rien choisi, je l'ai télescopé.

Catherine entendait pour la première fois le rire clair de sa cousine et en ressentit une vive émotion. Le jeune homme revenait avec les deux verres:

— Si nous montions sur le pont, la nuit est belle et pas trop fraîche?

— Je vous suis!

Accoudés à la balustrade, ils se découvrent:

— Quel est votre prénom? Ou bien préférez-vous que je continue de vous appeler « belle inconnue »?

— Je m'appelle Soizic et vous?

— Gautier, très heureux de vous rencontrer, Soizic. Je viens souvent au Cap, je ne vous avais jamais vue.

— C'est normal, c'est la première fois que j'y entre.

— Voilà l'explication. Mais jolie comme vous êtes, vous n'aimez pas sortir?

— J'ai quitté Saint-Malo pendant quelques années, je ne suis revenue que depuis quelques mois.

— Je comprends mieux!

— Vous êtes malouin?

— Et fier de l'être, pas vous?

— Aujourd'hui si.

Gautier compris que la part d'ombre qu'il ressentait chez la jeune femme lui interdisait de pousser plus avant son questionnaire, au risque de l'effaroucher. Soizic lui plaisait vraiment, il ne souhaitait qu'une chose: mieux la connaître.

— Si nous retournions danser?

À la fin de la soirée, quand Jean sonna l'heure du départ, Gautier se fit insistant:

— Comment faire pour vous revoir? Vous avez un numéro de téléphone?

Sur une carte du Cap, elle griffonna le numéro de l'atelier.

Gautier retint sa main un peu plus que nécessaire:

— À très vite!

Dans la voiture, les commentaires allaient bon train.

— Allez raconte, tu vas le revoir ton soupirant?

— Jean, s'il te plaît, pas un mot à maman, je ne voudrais pas qu'elle s'imagine Dieu sait quoi. J'ai passé une très bonne soirée, mais je ne sais pas s'il y aura une suite! Les illusions m'ont coûté très cher dans le passé.

— Moi, il m'a fait une très bonne impression.

— Il est charmant, c'est vrai, nous verrons bien.

Gaëlle ne s'est pas couchée, elle attend leur retour :

— Alors? Vous vous êtes bien amusés?

— Très, mais je suis exténuée, je n'avais pas dansé depuis si longtemps.

— Jean, tu viendras chercher les enfants demain matin. Ils sont profondément endormis dans ma chambre.

— Encore merci tante Gaëlle!

Soizic, sans demander son reste, se retire dans sa chambre, échappant ainsi aux questions qu'elle redoute.

Elle s'endort en rêvant de musique et d'un beau jeune homme qui, le temps de quelques danses, l'a réconciliée avec la vie.

À petits pas, le bonheur arrive!

Le lundi, un peu avant midi, le téléphone sonne à l'atelier de couture :

— L'atelier de Léopoldine, bonjour!

— Bonjour, me serait-il possible de parler à Soizic?

— C'est elle-même!

— Hello Soizic, c'est Gautier!

— Bonjour Gautier!

— Si je comprends bien, vous êtes sur votre lieu de travail, je vous dérange?

— Pas du tout!

— Quand puis-je vous voir?

Le côté direct de Gautier surprend la jeune femme mais ne la choque pas.

— Vous me prenez un peu au dépourvu, je ne sais pas!

— Vous êtes libre pour le déjeuner?

— En principe je reste à l'atelier, par manque de temps.

— Aujourd'hui vous ferez une exception. Je vous attends au restaurant le « Surcouf » auprès de la grand porte, vous voyez où c'est?

— Parfaitement, vers 12 h 30 ?

— À tout à l'heure !

Soizic, à la hâte, se refait une beauté, un peu fébrile comme pour un premier rendez-vous. Il y a si longtemps qu'elle est seule qu'elle a un peu oublié les règles qui régissent ce genre de rencontre.

Le « Surcouf » n'est pas très éloigné de l'atelier et, à midi trente, elle en pousse la porte. Son regard parcourt la pièce, pas de Gautier en vue, une serveuse avenante vient à sa rencontre :

— Bonjour mademoiselle, vous aviez réservé ? C'est à quel nom ?

Très embarrassée, Soizic s'aperçoit qu'elle ignore le nom de famille du jeune homme.

— Je ne sais pas, j'ai rendez-vous avec quelqu'un !

— Je crois savoir avec qui, venez je vais vous installer.

Une petite table ronde, légèrement en retrait, accueille la jeune femme.

— Je vous remercie.

Afin de se donner une contenance, elle prend connaissance du menu. Le nez plongé dans sa lecture, elle ne voit pas arriver Gautier, elle réagit cependant au son de la voix.

— Pour mademoiselle, ce sera un menu dégustation, ordre du chef.

Le fringant jeune homme se tient devant elle, tout vêtu de blanc, la taille ceinturée d'un grand tablier, immaculé lui aussi.

— Et le chef, c'est moi, ajouta-t-il dans un éclat de rire. Faites-moi confiance, je meurs d'envie de vous faire découvrir mes spécialités.

— Allons-y à mes risques et périls !

— Je relève le challenge !

Il s'éloigne d'un pas vif vers la cuisine. Ainsi donc il est cuisinier, se dit la jeune femme, ne restait plus qu'à juger sur pièces...

La jeune serveuse dépose l'entrée devant Soizic en annonçant :

— Noix de Saint-Jacques rôties avec bouillon d'agrumes, bon appétit !

Les noix étaient fondantes à souhait, le bouillon parfumé et à peine épicé. Bientôt, le plat suivant arriva :

— Suprême de pigeonneaux et sa farandole de légumes.

Soizic appréciait à juste titre les mets délicats qu'on lui servait. Un fondant au chocolat au cœur coulant parachevait l'œuvre du chef. À la dernière bouchée, il fit son apparition :

— Alors, jugement ?

— Je vous donne 10/10 sans hésitation !

— Vous êtes trop bonne !

— J'insiste pour payer l'addition, je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, vis-à-vis de votre patron.

— Ne vous inquiétez pas, je suis le propriétaire de ce restaurant. Bien sûr, je rembourse encore le crédit, mais je ne me plains pas, la clientèle est fidèle, même hors saison.

— Je n'en doute pas, la qualité de votre cuisine doit attirer du monde.

— Viendrez-vous au Cap, samedi soir ?

— Je ne sais pas, je ne sors pas souvent.

Il se fit implorant :

— Venez s'il vous plaît !

Son insistance et le regard appuyé des yeux bleus plurent à Soizic. Elle se sentit regardée jusqu'au plus profond d'elle-même.

Ce garçon savait ce qu'il voulait et ce n'était pas pour lui déplaire. Restait à convaincre son cousin Jean de l'accompagner au bateau discothèque.

— Dis donc cousine, tu y prends goût. Ne serait-ce pas pour revoir ton soupirant de la dernière fois?

— Que tu es bête!

— Bon, c'est d'accord! Crois-tu que tante Gaëlle acceptera de jouer à nouveau les baby-sitters?

— Je m'en charge!

— À samedi!

Le cœur de Soizic battait à tout rompre en montant la passerelle du Cap. Elle n'eut pas longtemps à attendre, Gautier patientait à l'entrée.

— J'avais peur que tu ne viennes pas!

Le tutoiement est spontané, comme allant de soi, mais il n'échappe pas à Jean qui, discrètement, glisse à l'oreille de sa cousine:

— Petite cachottière!

Mais déjà Gautier l'entraîne.

— Cette semaine m'a paru interminable, j'avais hâte de te revoir. Veux-tu danser?

Les morceaux s'enchaînent et la tête de la jeune femme tourne un peu.

— Veux-tu aller prendre l'air sur le pont?

— J'allais le suggérer, j'ai très chaud!

L'air vif la saisit, pourtant elle se met à trembler. Les bras de son compagnon l'enveloppent.

— Tu as froid?

Il soulève d'une main le menton de Soizic et délicatement pose ses lèvres sur les siennes pour un baiser passionné.

— Tu te cachais où? Il y a si longtemps que je te cherche, je suis sûr que tu es celle que j'attendais!

La jeune femme trembla un peu plus fort. Elle sentait, elle aussi, l'émergence d'un sentiment très fort pour Gautier mais, comment réagira-t-il lorsqu'il apprendra l'existence de Lucas? Elle devait lui dire la vérité tout de suite, avant d'aller plus loin.

— Asseyons-nous s'il te plaît, je dois te parler!

— Tu prends un air bien tragique, qu'as-tu donc de si terrible à m'avouer, tu es déjà mariée?

— Non, ce n'est pas ça!

— Parle voyons, tu me mets sur des charbons ardents!

— J'ai un petit garçon de six ans, il s'appelle Lucas. Son père nous a abandonnés tous les deux, dès qu'il a connu ma grossesse.

Gautier la serra un peu plus fort contre lui.

— Pauvre petite fille, voilà d'où vient le nuage qui traverse tes yeux parfois. Sois sans crainte, Lucas ne sera pas un problème pour moi. J'adore les enfants et je suis pressé de connaître le tien. Tout ira bien, fais-moi confiance.

Soizic se sentit comme libérée d'un poids. Et si Gautier devenait le père dont son fils avait tellement besoin? Si la vie se décidait enfin à lui sourire!

C'est le moment que choisit Jean pour apparaître:

— Eh bien les amoureux, vous avez vu l'heure? Il est temps de rentrer!

Tout à leur découverte l'un de l'autre, ils n'avaient pas vu le temps passer. Gautier retint la jeune femme :

— Si tu en es d'accord, j'aimerais rencontrer Lucas dès demain ?

— Nous serons à la plage de l'Éventail à partir de 15 h 00, viens nous rejoindre.

— Je serai là !

— À demain.

Jean a entendu les derniers mots et se montre inquiet de la précipitation de sa cousine :

— Tu ne penses pas que tu vas un peu vite ? Après tout, tu connais à peine ce garçon, tu ne peux pas être sûre de sa sincérité. Tu devrais peut-être attendre un peu avant de le présenter à ton fils.

— Jean, je crois très fort que cette fois-ci je ne me trompe pas. Gautier est celui que j'attendais !

— C'est toi qui vois, mais avertis quand même ta mère, tu sais qu'elle est très protectrice avec son petit-fils.

— Cela va de soi.

Soizic, malgré son retour tardif, se lève la première et prépare le petit-déjeuner, au grand étonnement de Gaëlle.

— Tu es tombée du lit ce matin, tu es pourtant rentrée bien tard.

— Je sais et je t'en demande pardon, mais je souhaitais te parler avant le lever de Lucas.

— Tu as l'air bien mystérieuse, que se passe-t-il ?

— Maman, j'ai rencontré quelqu'un dont il faut que je te parle.

— Juste ciel, je m'en doutais, ça fait plusieurs jours que je te trouve différente.

— Décidément, rien ne t'échappe.

— Alors raconte, qui est-ce ?

— Il s'appelle Gautier, il a 31 ans et il est restaurateur à Saint-Malo !

— Un Malouin ? C'est déjà un bon point !

— Je crois entendre grand-mère Léopoldine, elle a déteint sur toi.

— Est-il au courant pour Lucas ?

— Oui et cela ne paraît pas lui poser de problème.

— Donc c'est un garçon intelligent. Quand il le connaîtra, il ne pourra faire autrement que de l'aimer.

— C'est pour ça que j'étais pressée de t'en parler, il nous retrouve à la plage cet après-midi.

— Tant mieux, je ne serais pas longue à me faire une opinion.

À 15 h 00 précises, Gautier déployait sa serviette de plage auprès de celle de Soizic.

Il ne chercha pas à embrasser la jeune femme, se contentant d'un :

— Hello, l'eau est bonne ?

— Bonjour Gautier, je ne sais pas, nous venons d'arriver ! Lucas, occupé à gonfler sa bouée, se retourne.

— Gautier, je te présente mon fils Lucas et voici ma maman, Gaëlle !

— Ravi de vous rencontrer. Dis-moi Lucas, j'ai une spécialité je sais fabriquer des grands bateaux de sable. Assez grands pour que tu puisses monter dedans quand la mer montera. Ça t'intéresse ?

— Oh oui alors, tu veux bien m'en faire un ?

— OK, mais tu m'aides ?

— J'ai une grande pelle !

— Tant mieux, nous allons en avoir besoin. Tu vois, il faut d'abord dessiner le tour du bateau et ensuite nous creuserons de l'intérieur.

Bientôt, l'homme et l'enfant s'affairent, complices et familiers comme s'ils se connaissaient de longue date.

Gaëlle, silencieuse, observe le touchant tableau. Jamais son petit-fils ne lui avait paru aussi épanoui et, rien que pour cela, Gautier lui est extrêmement sympathique.

Soizic se prenait à rêver. Le bonheur qu'elle lisait dans les yeux de Lucas lui ôtait ses derniers doutes.

— Maman, si nous laissons ces deux bâtisseurs à leur chef-d'œuvre et que nous allions goûter l'eau ?

— Je te suis !

— Alors, quel est ton avis ?

— Tu sais ma chérie, quand tu es venue au grand Bé avec Marco, il n'avait pas sitôt franchi le seuil que notre opinion, à ta grand-mère et moi, était faite. Nous savions à coup sûr qu'il n'était pas fait pour toi et ne t'apporterait rien de bon. Aujourd'hui, c'est différent, Gautier me plaît bien et regarde, Lucas l'a déjà adopté.

— Je crois qu'ils se sont adoptés mutuellement et j'en suis très heureuse, c'est de bon augure !

Le bateau avait fière allure. Pour lui donner l'air encore plus vrai, Gautier accrocha son t-shirt au manche de la pelle. Il flottait au vent, tel un fier drapeau à la proue d'un galion dont Lucas aurait été le capitaine. Il attendait impatiemment la marée montante, pour lutter contre les vagues dans son frêle esquif qui, à ses yeux, était pour le moins le navire de Surcouf...

Gaëlle, reconnaissante envers le nouvel ami de sa fille, s'enhardit :

— Dites-moi Gautier, si rien ne vous retient, accepteriez-vous de partager notre dîner ?

— Avec plaisir, je vous en remercie madame.

Lucas exulte :

— Chouette alors ! Gautier va venir à la maison !

— Capitaine ! Ne lâchez pas la barre, la mer sera bientôt là !

Quelques minutes plus tard, le vaillant officier luttait contre les flots qui, pourtant, eurent rapidement raison de l'embarcation.

— C'est bien bonhomme, tu t'es battu avec courage ! Tu mérites tes galons, je t'achèterai une vraie casquette, tu veux ?

— Oh oui ! Tu voudras bien me construire un autre bateau, la prochaine fois.

— Bien sûr, d'autant plus que tu fais un très bon second.

— Bon les enfants, c'est pas tout ça, mais nous avons un invité ce soir, il faut que je me surpasse en cuisine. Nous rentrons ?

— Gautier vient avec nous ?

— Lucas je vous rejoins un peu plus tard, je vais prendre une douche et j'arrive.

— Dépêche-toi !

— C'est promis !

Une heure plus tard, Gautier se présente à la porte, un bouquet de roses dans la main droite et une casquette de marin dans la gauche. Lucas danse sur place, coiffé comme un vrai capitaine.

— Merci Gautier, viens voir ma chambre !

— Donne-moi deux minutes que je remette ces fleurs à la maîtresse de maison.

En passant devant le vaisselier, l'enfant fit les présentations usuelles :

— Tu vois, là, c'est grand-père Victor et là c'est grand-mère Léopoldine. Ne parle pas trop fort, ils nous voient mais nous on ne peut pas les voir. N'aie pas peur, c'est sans doute des magiciens mais ils sont gentils.

Gautier souleva de terre le petit garçon.

— Tu es un sacré petit bonhomme, tu sais? Je crois qu'on va bien s'entendre tous les deux.

Soizic, émue, s'approcha :

— Je n'en doutais pas!

Gaëlle a mis les petits plats dans les grands et la cuisine embaume de saveurs.

— Gautier, vos fleurs sont magnifiques. J'espère que vous aimez le civet de lapin, c'est une recette de Léopoldine, ma belle-mère.

— J'adore ça! Je crois que Léopoldine a marqué les esprits, votre fille est intarissable sur elle.

— C'était une grande dame, elle nous manque énormément, même si je suis sûre que ce soir elle est parmi nous...

Le jeune homme comprit les explications fournies par Lucas, sur les photos. Dans cette famille, les morts ne disparaissaient jamais totalement. Quel réconfort!

Il aimait l'atmosphère de cette maison. L'amour qui semblait réunir ses habitants sautait aux yeux.

Cette première rencontre réjouit tout le monde et les semaines qui suivirent renforcèrent ce sentiment de confiance.

L'été battait son plein, une saison difficile pour les commerçants malouins. Il n'y avait guère que le dimanche après-midi que Gautier et Soizic pouvaient se retrouver à la plage. Pour le plus grand bonheur de Lucas qui, au fil du temps, s'était beaucoup attaché à l'ami de sa mère.

Le jeune homme avait, en fait, conquis tout le monde. Même le cousin Jean, pourtant méfiant au début, ne tarissait plus d'éloges sur l'amoureux de sa cousine.

— Gautier est un mec bien, je suis très heureux pour toi Soizic, tu l'as bien mérité.

La première semaine du mois d'août, Mme Gervais annonça son arrivée.

Soizic se faisait une joie de la revoir et surtout de lui montrer sa nouvelle vie.

Gaëlle, spontanément, proposa sa chambre.

— Mon petit-fils me fera bien une place dans la sienne?

— Oui, si tu ne déranges pas mes jouets!

— Je ferai très attention, compte sur moi!

Soizic s'interposa :

— Maman, c'est à moi de laisser ma chambre, je peux très bien dormir dans le salon.

— Mais non, tu vois nous nous sommes arrangés Lucas et moi.

— Tu verras maman, c'est une femme adorable, elle a été ma bonne fée, à Paris.

Le regard de la jeune femme se voila. Gaëlle en conclut qu'elle ignorait beaucoup de choses sur les six années d'absence de sa fille. Après tout, c'était son jardin secret et peut-être que l'oubli passait par ce silence...

Mme Gervais ne bouda pas sa joie de retrouver ses protégés. Le teint halé et les bonnes joues de Lucas la ravirent.

— J'ai quitté un petit parisien pâlot et frêle et voilà que je retrouve un beau jeune homme doré et épanoui. Comme tu es beau mon Lucas ! Tu n'as pas oublié ta promesse : tu dois me faire visiter Saint-Malo, tu te rappelles ?

— Oui, maintenant je suis un vrai Malouin !

Il a prononcé cette phrase avec une fierté qui aurait comblé Léopoldine. Elle peut reposer en paix, la relève est assurée.

Gaëlle a pris quelques jours pour accueillir leur invitée. Soizic, devant un cahier de commandes bien chargé, ne pouvait se rendre disponible.

— Et vous, ma petite Soizic ? Vous êtes resplendissante ! Paris ne vous manque pas trop ?

— Mme Gervais, vous êtes mon seul bon souvenir parisien !

— Parlez-moi de votre atelier, vous avez beaucoup de travail ?

— Même un peu trop, j'envisage sérieusement de m'adjoindre les services d'une apprentie. Toute seule, j'ai de plus en plus de mal à honorer les commandes.

— Ça ne m'étonne pas, vous avez du talent. Mes clientes ont beaucoup regretté votre départ.

— Demain, je vous montrerai mon installation.

— Je n'attends que ça !

— Mme Gervais, au téléphone il n'était pas facile de vous en parler, mais j'ai aussi rencontré quelqu'un. Il s'appelle Gautier, j'ai hâte de vous le présenter, c'est vraiment un garçon très bien.

— Quelle heureuse nouvelle ! Vous avez tellement mérité d'être heureuse. Je me réjouis de faire sa connaissance. Lucas l'apprécie ?

— Oh oui, ils sont très complices !

— Alors tout est pour le mieux.

Quand le passé refait surface !

Le lendemain matin, Soizic partit très tôt pour l'atelier, voulant rendre la boutique attrayante pour la visite de Mme Gervais.

Elle est juchée sur un escabeau, occupée à faire briller les vitres, quand la porte s'ouvre brusquement sous une poussée vive.

La jeune femme dévale les marches de son perchoir et se retrouve nez à nez avec un homme hilare.

— Eh bien Soizic, je t'ai fait peur ?

La jeune femme reste plantée là, incapable du moindre geste, du moindre mot mais l'autre parle pour deux :

— J'étais sûr que c'était toi. Quand j'ai vu : « L'atelier de Léopoldine », mon sang n'a fait qu'un tour. Enfin je te retrouve, quel bonheur !

Marco, Marco se tient devant elle, hâbleur comme avant, l'air très sûr de lui. Le sourire qui l'avait séduite lui apparaît aujourd'hui carnassier.

Revenue de sa surprise, elle fait front :

— Que fais-tu là ?

— Quel accueil ! J'espérais mieux. Tu en a fais du chemin depuis le Bristol. Finalement, tu as écouté mon conseil, tu es rentrée à Saint-Malo, j'avais raison tu devrais me remercier !

— Ton ironie ne m'atteint pas, tu n'as rien à faire ici, je te demande de t'en aller et surtout ne reviens jamais !

— Eh pas si vite, j'ai d'abord quelques questions à te poser, tu as eu l'enfant que tu attendais ? C'est une fille ? Un garçon ?

— Mais de quel droit oses-tu me demander ça, veux-tu que je te rappelle dans quelles conditions nous nous sommes séparés ?

— Si j'en juge par ce que je vois, ça t'a plutôt réussi !

— Tu es l'être le plus abject qu'il m'ait été donné de rencontrer. Disparais et vite !

— Allons Soizic, tu n'as pas oublié le bon vieux temps ?

Il fait un pas en avant tentant de l'enlacer mais la jeune femme le gifle à toute volée.

— J'espère au moins que la vente des croquis que tu m'as volés t'a permis de te nourrir autrement que de tranches de jambon et de chips, pauvre type, va-t'en !

Décontenancé, Marco frotte sa joue rougie.

— Je pars mais tu ne t'en tireras pas comme ça, je reviendrai. Je veux voir mon enfant.

Soizic referme la porte à clé derrière lui et court s'enfermer dans l'arrière-boutique.

Assise sur une chaise, les épaules secouées par de longs sanglots, la jeune femme réalise que le passé refait surface au moment même où la vie semblait enfin lui sourire.

Que pouvait-elle faire ? Si Marco réclamait son fils, quel recours aurait-elle ?

La sonnerie du téléphone l'arrache à ses pensées moroses.

— Bonjour mon cœur, comment vas-tu ?

Gautier et sa voix chaude, comme un baume sur ses plaies.

— Mais tu pleures ? Que se passe-t-il ? Parle, voyons.

— Non, ne t'inquiète pas, ce n'est rien !

— Comment ça rien ? J'entends bien que tu pleures !

— Je t'expliquerai plus tard.

— Non, pas plus tard, j'arrive !

Moins de dix minutes plus tard, il est là. Le réconfort de ses bras la soulage. La tête posée sur la large poitrine virile, elle retrouve un peu de force.

— Dis-moi ce qu'il s'est passé. D'aussi beaux yeux ne devraient jamais pleurer.

— Grâce à toi, je vais déjà mieux.

— Tant mieux mais je veux savoir ce qu'il t'est arrivé !

— Ce n'est pas facile à raconter.

— Raison de plus pour que tu me parles.

— Le père de Lucas m'a retrouvée, il est venu ici et il veut voir le petit.

— Il t'a fait du mal ?

— Non, c'est moi qui l'ai giflé.

— Tu as bien fait, tu crois qu'il va revenir ?

— Il m'en a menacée !

— Alors écoute-moi bien, je voulais attendre la fin de la saison mais le retour inopiné de ce lâche nous oblige à prendre une décision. Soizic, ma toute belle, veux-tu m'épouser ?

— Gautier, je ne veux pas que tu te sentes dans l'obligation de faire ça.

— Ai-je l'air d'un homme qui se sacrifie? Je t'aime ma douce et je n'ai qu'un objectif: vous rendre heureux, Lucas et toi. Alors c'est oui?

— Mon Dieu, Gautier, bien sûr que c'est oui! Il y a vingt minutes, je croyais m'engouffrer dans un tunnel sans fond. Grâce à toi, ma route s'éclaire, je t'aime tant.

Dans le baiser du jeune homme, il y a tout l'amour du monde et la promesse d'un avenir heureux.

— Ma chérie, nous devons nous montrer plus rusés que Marco. Me donnerais-tu la permission de reconnaître ton fils, dès à présent? Ainsi, nous lui couperons l'herbe sous le pied. Il ne pourra plus rien faire, qu'en penses-tu?

— Merci mon amour, merci pour mon petit Lucas!

— Non, c'est une grande joie pour moi, j'adore cet enfant et je me considère déjà comme son père. Nous irons à la mairie dès cet après-midi.

Un léger coup frappé au carreau les fait se retourner.

Mme Gervais, Gaëlle et Lucas arrivent.

D'un geste théâtral, Gautier leur ouvre la porte:

— Vous tombez bien! Mesdames et monsieur, entrez je vous en prie. Ma très chère Gaëlle, j'ai une demande particulière à vous faire. Je peux la formuler devant Mme Gervais, j'ai cru comprendre qu'à un certain moment elle a été un peu la mère adoptive de Soizic. Je disais donc, ma très chère Gaëlle, accepteriez-vous de m'accorder la main de votre fille.

— Gautier, rien ne pouvait me faire plus plaisir. Je vous l'accorde avec grand bonheur. Mais vous m'avez l'air bien pressé tous les deux.

— Vous avez raison, il s'est déroulé un événement ce matin que Soizic vous racontera et qui nous oblige à brûler les étapes. Mais soyez sans crainte, nous sommes sûrs de nous.

Mme Gervais regarde le fringant jeune homme, visiblement ravie.

— Si ma voix compte un peu, je suis d'accord aussi, mais à une seule condition.

— Laquelle?

— Que Soizic m'autorise à confectionner sa robe de mariée. Ce sera certainement la dernière de ma longue carrière.

— Mme Gervais, je l'espérais en secret, merci infiniment. Gautier s'aperçoit qu'il a oublié quelqu'un:

— Et toi Lucas, acceptes-tu que je me marie avec ta maman?

L'enfant se jette dans ses bras.

— Oh chic alors! Comme ça, tu seras un peu mon papa!

— Non, pas un peu mon petit bonhomme, je serais vraiment ton papa et crois-moi, j'en suis très fier. Fais-moi un gros bisou fiston!

Soizic, vaincue par l'émotion, laisse couler ses larmes, n'osant encore croire au bonheur qui lui tend les bras, et sans doute inquiète que Marco vienne tout gâcher.

Gautier l'observe et devine ses pensées.

— Ce soir, vous venez tous dîner au « Surcouf ». Nous fêterons dignement nos fiançailles.

— Gautier, avez-vous décidé d'une date pour le mariage?

— Pas encore mais si votre fille est d'accord, ce pourrait être fin septembre.

— Très bien, ça nous laisse du temps. Surtout pour vous Mme Gervais, confectionner la robe de la mariée ne sera pas une mince affaire.

— Certes, je dois me surpasser, il faut une toilette exceptionnelle, Soizic me fera bien une petite place à l'atelier?

— Quel plaisir de retravailler à vos côtés!

Gautier, voyant l'heure passer, intervient:

— Mesdames, le devoir m'appelle, ce doit être le coup de feu au restaurant, je dois vous laisser. Soizic, je reviens te chercher vers quinze heures.

— À tout à l'heure!

Le jeune homme parti, Mme Gervais se retourne vers Gaëlle et Soizic.

— Toutes ces émotions m'ont creusée, pas vous? Si nous allions nous restaurer au café de Paris? Je vous invite!

— Quelle bonne idée!

— Nous essaierons de faire vite, j'ai pris du retard dans mon travail et à quinze heures je dois m'absenter un moment avec Gautier.

— Qu'avez-vous donc de si important à faire?

— Je vous expliquerai tout ce soir. Vous comprendrez mieux notre précipitation!

Gaëlle a la confirmation qu'un événement extérieur a provoqué la décision des jeunes gens.

Il y a foule à la terrasse du café de Paris, un soleil généreux a attiré de nombreux touristes. Le serveur leur déniche pourtant une table ombragée par un parasol et, bientôt, les trois femmes se régalaient d'un plateau de fruits de mer. Lucas préférant le classique steak frites.

Soizic bataillait ferme avec une pince de crabe récalcitrante lorsqu'une voix, qu'elle aurait reconnue entre mille, la fit sursauter.

— Bon appétit, Soizic.

Marco, planté devant leur table, la regarde d'un air narquois.

— Je n'ai pas dû être assez claire ce matin, que veux-tu encore?

— Tu ne me présentes pas ce charmant bambin? Ton fils, je suppose?

Gaëlle a reconnu le bellâtre:

— Monsieur, ma fille vient de vous faire comprendre que vous n'étiez pas le bienvenu. Je vous conseille de partir avant que je ne vous fasse chasser par le directeur de cet établissement.

— Quelle agressivité! Je pensais les Malouines mieux éduquées! Je pars rassurez-vous. À bientôt Soizic, à très bientôt!

La jeune femme, figée devant son assiette, tremble. Lucas s'inquiète:

— C'était qui maman le monsieur?

— C'est personne, il est sans intérêt!

— Je l'aime pas, j'ai bien vu qu'il te faisait peur, dommage que Gautier ne soit pas là!

— Oui, tu as raison!

Mme Gervais a compris qui était le trouble-fête et s'en montre peinée pour sa protégée.

— Lucas, est ce qu'une grosse glace te ferait plaisir?

— Non merci!

L'enfant, choqué par l'incident et l'émoi de sa mère, se renferme sur lui-même.

— Tout va bien mon bonhomme. Tout à l'heure, nous irons à la plage, tu dois me montrer comment on pêche des crabes?

D'une pauvre petite voix, il répond :

— Oui.

Soizic prend son fils sur ses genoux.

— C'est fini, tu vois, je souris. Il n'y a rien de grave, le monsieur est parti et il ne reviendra pas.

— Tu es sûre ? Il t'a dit à bientôt !

— Il a dit ça comme ça, ne t'en fais pas ! Tu as bien de la chance d'aller à la plage, moi je dois retourner travailler ! À ce soir !

Gaëlle souffle à l'oreille de sa fille :

— Enferme-toi à clé dans l'atelier !

— J'en avais l'intention !

À quinze heures, Gautier frappe au carreau.

— Tu t'enfermes, tu as si peur que ça ?

— Je l'ai revu au café de Paris ce midi, je redoute tellement qu'il dise à Lucas qui il est !

— Si nous n'étions pas en saison, je fermerais le « Surcouf » quelques jours pour rester avec toi. Mais en ce moment c'est difficile. Viens vite, allons à la mairie, quand ce sera fait, Lucas sera protégé.

— Tu as raison !

Main dans la main, ils prennent le chemin de l'hôtel de ville. En moins d'une heure l'affaire est réglée. Lucas a désormais un papa aimant et protecteur comme tous les papas !

— Gautier tu ne peux pas savoir à quel point je te suis reconnaissante, c'est tellement important pour moi.

— À présent, Marco peut se présenter, je l'attends ! J'espère t'avoir rendu ton sourire. Ce soir, je te veux rayonnante au Surcouf.

— Promis, à quelle heure veux-tu que nous soyons là ?

— À 20 h 30, j'ai prévenu mon second qu'il serait seul en cuisine.

La serveuse reconnaît Soizic et les conduit vers une table où huit couverts sont dressés.

Le maître des lieux vient au-devant de ses invités :

— Mesdames, vous rivalisez d'élégance ! Installez-vous, je vous en prie !

— Pourquoi huit couverts ?

— Nous avons des hôtes surprises qui ne vont plus tarder. Les voilà, je vous présente mes parents, Vincent et Maud et ma jeune sœur Laura !

— Enchantés !

— Papa et maman, je vous présente Soizic et notre fils Lucas, Gaëlle et Mme Gervais.

— Nous sommes ravis de faire votre connaissance Soizic et voilà enfin ce petit Lucas. Tu peux nous appeler grand-père et grand-mère, ça nous ferait très plaisir !

L'amour triomphe de tout!

L'enfant est rayonnant de bonheur. Il a non seulement un papa mais également une famille qui l'accueille avec tendresse.

Les convives prennent place autour de la table. Gautier disparaît dans la cuisine pour en revenir presque aussitôt, une rose blanche à la main. Il la tend à Soizic.

— C'est pour toi ma douce, elle a un parfum subtil, je te conseille de le sentir!

La jeune femme prend la fleur aux pétales ouverts. En la portant à son visage, elle remarque au cœur même de la rose un petit écrin de velours rouge. Elle s'en saisit, les mains tremblantes et l'ouvre.

Sur le tissu grenat brille une magnifique bague: une améthyste cernée de petits diamants sur un anneau d'or. Chacun s'exclame. Soizic, les yeux embués, savoure l'instant à jamais gravé dans son cœur.

Marco pouvait bien revenir, il n'aurait pas de prise ni sur elle, ni sur Lucas. Ils étaient protégés pour toujours. Le dîner animé et gastronomique ravit tout le monde.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, Gaëlle ne cache pas sa satisfaction.

— Je suis si heureuse, ce garçon a beaucoup de qualités et sa famille est adorable.

— J'en suis consciente maman, même si j'ai encore un peu de mal à réaliser.

Mme Gervais ne veut pas être en reste :

— Je ne regrette pas d'être venue à Saint-Malo, j'ai pu constater de visu que ce retour était une très bonne chose pour vous deux.

— Tout à fait, je sens que je vais bientôt raisonner comme ma chère grand-mère Léopoldine. Une Malouine ne doit jamais s'éloigner trop longtemps de son rocher !

— Tu sais ma chérie, Léopoldine a toujours été persuadée que c'était justement son tempérament de Malouine qui l'avait aidée à surmonter les épreuves que la vie lui a imposées. Je ne suis pas loin de penser comme elle.

— Dites donc, les Malouines, vous voulez donner des complexes à une pauvre Parisienne ?

— Non, rassurez-vous, ce n'est pas notre but.

Toutes les trois se mettent à rire de bon cœur, réveillant Lucas, endormi depuis le départ du restaurant.

Les jours suivants, Marco ne se manifeste pas. Soizic, rassurée, pense qu'il a sans doute compris. Gautier, inquiet, appelle à l'atelier plusieurs fois par jour, puis finit lui aussi par oublier l'intrus.

Deux semaines se sont écoulées depuis la soirée de fiançailles. Gautier, arborant un air mystérieux, se présente à « L'atelier de Léopoldine ».

— Bonjour ravissante demoiselle, pourriez-vous m'accorder une heure de votre précieux temps ?

— Bien sûr, qu'y a-t-il de si urgent ?

— Surprise ! Tu dois me suivre sans poser de questions, d'accord ?

— C'est un entraînement ? Bientôt tu me diras que la femme doit obéir à son mari ?

— Comment as-tu deviné ?

— Macho va ! Méfie-toi, les femmes de cette cité n'ont pas la réputation d'être soumises.

— Ah bon ! Dommage, mais suis-moi quand même.

— Docile, elle le suit !

Ils franchissent la porte Saint-Vincent en direction de la digue. À une centaine de mètres, le jeune homme la fait pénétrer dans un immeuble récemment rénové. Au deuxième étage, il s'arrête devant une lourde porte de chêne et sort une clé de sa poche, qu'il fait tourner dans la serrure.

— Après vous, mademoiselle !

Soizic découvre un appartement baigné de soleil, composé d'un grand séjour, d'une cuisine déjà équipée, de trois chambres spacieuses. Une salle de bains aux teintes douces parachève l'ensemble.

— Mon amour, tu es chez toi !

Interloquée, elle ne trouve plus ses mots.

— Pince-moi, je dois rêver !

— Attends, tu n'as pas tout vu !

Il ouvre la porte-fenêtre du salon et la jeune femme discerne un balcon avec vue sur la mer.

— Crois-tu que tu te plairas ici ?

— C'est fabuleux et je m'y attendais si peu.

— Tu ne pensais tout de même pas qu'on s'installerait chez ta mère, une fois mariés!

— Non, bien sûr, mais de là à imaginer une telle surprise, je suis une femme comblée!

— Ce n'est que le début!

Enfermée dans les bras de l'homme de sa vie, face au panorama qui s'étend à perte de vue, Soizic voit ses craintes s'éloigner. Cette fois, enfin, la vie lui sourit.

— Tu te chargeras de la décoration intérieure. Les femmes sont plus douées que les hommes pour ce genre de choses.

— Avec joie, je vais mettre tout mon cœur pour aménager notre nid. Mais pour l'instant, le devoir m'appelle, j'ai une cliente pour un essayage dans une demi-heure et Mme Gervais doit passer également.

— Je te raccompagne!

Parvenus à quelques mètres du magasin, ils aperçoivent une silhouette qui arpente le trottoir. Cette ombre qui se détache, Soizic la reconnaît immédiatement: Marco.

La rencontre entre les deux hommes est inévitable. Gautier a ressenti le trouble de sa compagne et n'a aucun mal à mettre un nom sur le personnage qui s'agite un peu plus loin.

— N'aie pas peur, je suis là!

Marco les aperçoit.

— Quand même! Ça t'arrive souvent de fermer ta boutique en plein après-midi? C'est pas très sérieux!

Toujours la même arrogance, la même suffisance.

— Fiche le camp, tu n'as rien à faire ici!

— Tu ne me présentes pas ton ami? Dans ce cas je vais le faire moi-même. Enchanté monsieur, je suis le père de Lucas! Et vous qui êtes-vous?

Où a-t-il appris le prénom de son fils? Soizic comprend qu'il n'est pas prêt à lâcher prise. Gautier vole à son secours:

— Vous vous présentez comme le père de Lucas? Il doit s'agir d'une erreur, son père c'est moi!

— Alors ça, ça m'étonnerait! Demandez-le lui à elle, elle vous confirmera mes dires.

— Écoutez Monsieur, je ne veux pas savoir qui vous êtes, cela ne m'intéresse pas. Ce que je sais par contre, c'est que le fils de Soizic est né de père inconnu. Aujourd'hui, il a un père reconnu qui lui a donné son nom et son amour. Par conséquent, vous n'avez aucun droit et votre présence à Saint-Malo n'est pas la bienvenue. Nous ne vous retenons pas!

— Ma pauvre Soizic, j'ai toujours su que tu étais faite pour une vie étriquée. Quel gâchis!

— Tu trouves ma vie étriquée? Et celle que j'ai vécue avec toi, elle était comment?

— Tu n'espères tout de même pas que je vais renoncer à mon fils aussi facilement.

— Je crois que tu n'as pas le choix, cet enfant tu l'as renié, c'était ta décision. Assume-la jusqu'au bout et ne viens surtout pas le perturber. Je me suis battue seule pendant des années pour qu'il soit heureux. À présent il l'est et je ne laisserai personne, surtout pas toi, venir lui faire du mal.

— Je pense que ma femme s'est montrée assez patiente. Si vous voulez vraiment faire quelque chose pour Lucas, alors sortez de sa vie et n'y revenez jamais!

- Sait-il que vous n'êtes pas son vrai père ?
— Il le sait, mais il sait aussi que je l'aime tout autant et c'est tout ce qui compte !
— Très bien, je pars ! Soyez heureux ! Soizic, si un jour tu as des regrets...

Il laisse sa phrase en suspens, ni convaincu, ni convaincant.

Soizic réalise que cette fois il ne reviendra pas et elle en conçoit un sentiment d'apaisement. Enfin, elle peut se tourner vers l'avenir.

Gautier part à son tour, rassuré par la conviction de sa compagne. Marco n'interférerait plus dans leurs projets.

Le bonheur tout simplement !

Soizic accueille sa cliente, une très jolie jeune femme. La robe qu'elle a choisie, couleur fuchsia, met en valeur son teint halé. L'image que lui renvoie le grand miroir la satisfait.

— Vous avez des doigts de fée, cette robe est magnifique !

— Il faut dire que vous la mettez en valeur !

Mme Gervais entre à ce moment-là.

— Quel joli modèle, il vous va à ravir !

— Si vous êtes une future cliente, je peux vous dire que nous avons une couturière très talentueuse.

— C'est normal, elle a eu un très bon professeur, n'est-ce pas Soizic ?

— C'est vrai, sans vous cet atelier n'existerait pas !

— Soyez-en remerciée madame, Saint-Malo vous en sera éternellement reconnaissant.

La jeune cliente referma le rideau pour se changer.

Mme Gervais s'assied devant une des grandes tables :

— Avec votre permission, Soizic, cette table sera la mienne, le temps nécessaire à la confection de votre robe de mariée.

— Vous m'en voyez ravie.

— Avez-vous eu le temps de réfléchir au modèle que vous vouliez ?

— Non, pas vraiment, la demande de Gautier m'a un peu prise au dépourvu. Je sais sans hésitation ce qui conviendrait à telle ou telle cliente, mais pour moi j'avoue que je suis moins formelle.

— Dans ce cas, laisseriez-vous ma grande expérience vous guider ?

— Avec joie !

— Alors prenez votre cahier de croquis, à nous deux nous trouverons certainement la toilette de vos rêves.

La jeune cliente entendit les derniers mots.

— Il s'agit d'une robe de mariée ?

— On ne peut rien vous cacher !

— Pourrais-je la voir quand elle sera finie ?

— Si ça vous fait plaisir !

— C'est encore un peu prématuré, mais il n'est pas impossible que je vous passe une telle commande, un jour prochain. Alors je glane des idées.

— Ne vous en faites pas, Soizic a un vrai talent de styliste, elle saura sans aucun doute créer un modèle fait pour vous. Croyez-moi !

— C'est aussi ce que je pense, c'est une bénédiction que vous vous soyez installée à Saint-Malo.

Soizic, crayon en main, écoute attentivement les propositions de Mme Gervais. Sous les doigts experts, progressivement, commence à naître la plus magique des robes de mariées qu'on puisse imaginer. Une ligne près du corps dont l'originalité consiste en un nuage de plumes qui recouvrent le décolleté.

— Je pense à un voile de tulle rebrodé de dentelle, pas trop long, qui serai rabattu sur votre visage le temps de la cérémonie. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une merveille ! J'aimerais que vous me donniez votre avis, je voudrais recouvrir le panier de ma grand-mère dans un tissu assorti à ma robe. J'y déposerai quelques fleurs et je le porterai à la main. Ce panier a toute une histoire et si je le tiens le jour de mon mariage, je suis sûre qu'il me portera bonheur.

— Quel joli symbole, ce sera un très bel hommage à Léopoldine. Laissez-moi faire, je me charge de vous arranger ça.

— Mme Gervais, votre attention pour moi ne s'est jamais démentie au cours de toutes ces années, si je ne vous avais pas eue...

— Ma chère enfant, je repense souvent à notre première rencontre. Lorsque vous vous êtes présentée à mon atelier, toute timide, presque apeurée dans un manteau bien trop léger pour la saison. Vous m'avez fait penser à un oiseau tombé du nid, j'ai tout de suite eu envie de vous protéger. La vie nous réserve parfois de bonnes surprises, heureusement. Votre bonheur d'aujourd'hui est une juste récompense.

— Vous ne vous étiez pas trompée sur mon apparence, j'étais effectivement tombée du nid, une décision imprudente que j'ai souvent regrettée.

— C'est le passé ! On ne peut pas revenir en arrière, mais cette expérience vous a fait grandir et n'a pas entaché votre combativité, c'est le principal !

— Lucas était là et je devais dépasser ma propre déception. Trêve de souvenirs amers, je ne vous ai pas encore dit que Gautier m'a emmenée visiter notre futur appartement. Il est superbe.

— Où est-il situé?

— Au début du Sillon, tout de suite après le casino.

— Ce garçon vous aime sincèrement, il vous rendra heureuse!

— Je le crois!

— Il est à souhaiter que Marco ne revienne pas à la charge!

— Ce problème est réglé, il nous attendait quand nous sommes revenus de la visite. Nous avons mis les choses au point, cette fois je pense que nous ne le reverrons plus.

— C'est parfait! Nous pouvons sereinement préparer votre mariage alors.

— Oui, mais si mon cahier de commandes continue à se remplir, je manquerais de temps pour m'y consacrer.

— Je suis là, votre maman m'a fait l'amitié de me dire que je pouvais rester jusqu'au jour J.

— Vous vous entendez bien toutes les deux!

— Parfaitement, en peu de temps nous sommes devenues de vraies amies, je l'aime beaucoup. Elle aussi a été meurtrie par la vie mais elle a conservé sa fraîcheur et sa générosité.

Le mois d'août touchait à sa fin, les estivants quittaient à regret la cité malouine. Peu à peu le calme revenait, les journées étaient encore belles, moments privilégiés où les Malouins se retrouvent entre eux et reprennent possession de leurs chers remparts.

Le mariage se prépare, le repas aura lieu à la Gouesnière chez Tirel, table renommée où les amateurs de bonne chère aiment à se retrouver.

La robe de la mariée prend forme, une vraie toilette de princesse qui met en valeur les formes parfaites de Soizic. L'encolure de plumes blanches donne à la jeune femme l'apparence d'un cygne majestueux.

Pour le tout dernier essayage, Gaëlle et Lucas s'invitent. Soizic virevolte, radieuse et heureuse. Le voile rabattu sur son visage lui donne l'air d'un ange.

— Mon Dieu, ma fille, comme tu es belle!

Lucas, intimidé par l'image que lui renvoie sa mère, ne fait aucun commentaire.

— Et toi mon cœur, tu ne dis rien? Comment tu la trouves ta maman?

— Trop belle, mais je ne te reconnais pas!

Soizic soulève le voile.

— Et comme ça, c'est mieux? Viens vite m'embrasser!

— Maman, c'est qui la dame sur le rideau?

D'un mouvement vif, Soizic se retourne.

— Mais Lucas il n'y a personne sur le rideau!

— Tu l'as fait fuir en te retournant, mais je sais bien qu'elle était là, elle nous regardait en souriant, je l'ai bien vue.

— Elle était comment cette dame?

— Elle avait les mêmes cheveux que toi, elle aussi portait une robe de mariée mais elle avait un bonnet avant le voile.

Léopoldine. On dit que les enfants voient des choses que les adultes ne peuvent voir. Léopoldine s'était invitée elle aussi à l'essayage.

— Je te crois Lucas, cette dame est simplement venue partager notre bonheur, mais elle a dû repartir.

— C'est dommage, elle avait l'air gentille.

Gautier, seul, ignorait tout de la toilette de sa fiancée, tradition oblige, il ne pourrait la découvrir qu'à son entrée dans l'église.

L'appartement était prêt à recevoir le jeune couple. Lucas se montrait ravi de sa nouvelle chambre mais attristé de devoir quitter sa chère grand-mère Gaëlle.

— Ne t'en fais pas mon chéri, je te garde ta chambre à la maison et tu viendras aussi souvent que tu voudras, nous nous verrons toujours tu verras !

— J'espère bien !

— Tiens, si tu veux, le soir du mariage je t'invite. Nous laisserons les amoureux en tête à tête, d'accord ?

— OK !

Enfin le jour J arriva.

Dans la cathédrale, une foule nombreuse se presse, invités et curieux se mêlent. Lucas précède le cortège, il a revêtu un costume marin et tient entre ses mains un coussin de satin blanc sur lequel reposent deux alliances.

Le petit garçon est aussi fier que s'il portait le tabernacle lui-même. Il ne se retourne à aucun moment, il avance précautionneusement vers l'autel, suivi de près par Soizic, resplendissante dans sa robe immaculée. Elle tient le bras de son oncle Émilien, trop heureux de l'honneur qui lui est fait. Des murmures dans les rangées témoignent de l'admiration suscitée par cette si jolie mariée. Tout à la fin du cortège, Gautier très élégant dans un costume anthracite

et lavallière blanche donne le bras à sa mère, très émue de marier son grand fils.

Soizic, debout devant un grand siège dans le cœur de l'autel, attend l'homme de sa vie. Elle regarde une à une les statues qui l'entourent, les prenant à témoin de son bonheur. Elle songe aussi que ce décor solennel a vu passer tous les événements marquants de sa famille. Génération après génération, mariages, baptêmes, communions mais hélas ! aussi de nombreux deuils.

Elle a pleinement conscience qu'elle a mis ses pas dans ceux de sa mère et de sa grand-mère avant elle. Elle en ressent un sentiment de reconnaissance. Léopoldine avait raison, à quoi bon aller chercher au loin ce qu'on a à portée de main ?

Aujourd'hui plus que jamais, elle est devenue ce que sa grand-mère voulait qu'elle soit : « une vraie Malouine ».

Perdue dans ses pensées, elle n'a pas vu Gautier prendre place à ses côtés.

— Jolie princesse, je suis le plus heureux des hommes, tu es magnifique !

— Merci d'être toi !

Le prêtre commence :

— Gautier, voulez-vous prendre pour épouse Soizic ici présente ?

— Je le veux !

— Soizic voulez-vous prendre pour époux Gautier ici présent ?

— Je le veux.

— Le moment est venu d'échanger vos alliances.

Lucas approche le coussin de satin et le tend à Gautier :

— Tiens papa !

C'est la toute première fois qu'il prononce ce mot. En l'entendant, les jeunes mariés essuient furtivement une larme.

— Vous pouvez embrasser la mariée.

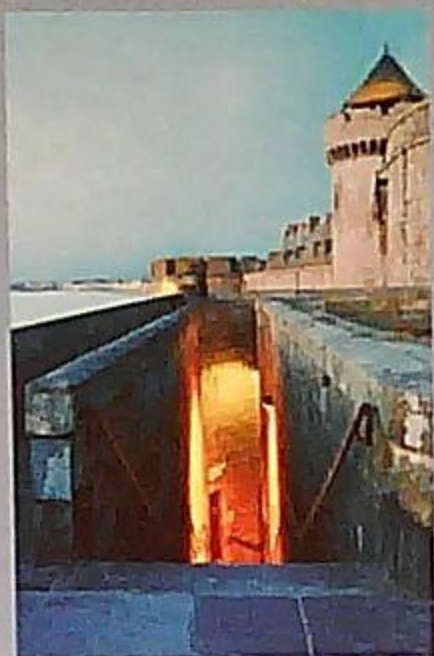
Dans ce baiser-là, il y a infiniment d'amour et la promesse d'un avenir empli de confiance et de sincérité.

Achevé d'imprimer en juin 2012 sur rotative numérique Prosper
par l'Imprimerie Sagim à Nanterre (Hauts-de-Seine).

Dépôt légal : août 2012
N° d'impression : 12934

Imprimé en France

L'imprimerie Sagim est titulaire de la marque
Imprim'vert® depuis 2004



Soizic, fille de Victor et Gaëlle et petite-fille de Léopoldine. Après une enfance protégée par le cocon familial, Soizic rencontre Marco, italien en vacances à Saint-Malo. Cette relation conduit la jeune fille à quitter la Cité corsaire et à couper les ponts avec sa famille. Elle suit le beau Marco à Paris mais

ne tardera pas à le regretter, et, devant l'adversité, elle fera comme sa grand-mère avant elle, relever la tête et affronter les épreuves.

Le décès de Léopoldine la ramène à Saint-Malo où elle renouera avec les siens. Est-ce la génétique ou l'âme particulière de la Cité corsaire ? Soizic apportera la preuve que bon sang ne saurait mentir...

Née dans une famille malouine dont les femmes se sont toujours distinguées par leur force de caractère, leur résistance face à l'adversité et surtout leur capacité à rebondir **Michèle Foulain** n'a pas failli à cette règle. Mère de cinq enfants, confrontée très jeune à la maladie, elle a dû se battre chaque jour comme le personnage de son premier roman *À l'ombre des remparts*.

18,50 € (Prix France TTC)

ISBN : 978-2-35593-235-9



9 782355 932359

pascalgalodeeditors.com

PG

Pascal Galodé
ÉDITEUR